

1959
C

N° 16
JANVIER
FEVRIER
M A R S
1959



4 p 6739
Nouvelles du MEXIQUE

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU CAMPECHE



par Alberto TRUEBA URBINA

Gouverneur de l'Etat de Campeche.

UN sympathique village, avec une plage découpée, au bord d'une mer qui vient mourir sur la côte de la Péninsule du Yucatán, dans le

Golfe du Mexique, reçut de l'explorateur Francisco Hernández de Córdoba, le nom de « San Lázaro » en l'honneur du saint dont le calendrier

chrétien célébrait la fête le jour de la découverte. Cette bourgade située dans un paysage harmonieux entouré de petites collines et de végétation tropicale, qui rendait culte à Kukulcán, image de serpent, était Kinpech ou Canpech; c'est ainsi du moins qu'elle est nommée dans le livre historique des Mayas : le Codex de Chumayel.

Dans le beau panorama que l'ancien caciquat de Kinpech présenta à la vue des Espagnols, se détachaient les temples, merveilleux monuments de pierre sculptée, expression de la culture maya, l'une des plus notables du monde.

Une fois la conquête consommée, les colonisateurs imposèrent le régime du servage des indiens et de l'exploitation du sol. C'est ainsi que naquit la « Villa de San Francisco de Campeche », enclavée dans la côte occidentale de la Péninsule; politiquement elle appartenait à l'Intendance de Mérida et celle-ci, à son tour, à la Vice-Royauté de la Nouvelle Espagne.

Les possessions espagnoles d'outre-mer s'étendirent rapidement, en suscitant les convoitises des autres pays du vieux continent. Et dans ces régions du Nouveau Monde surgirent les pirates — autres conquérants de l'espèce la plus rude, sans foi ni loi, assoiffés de richesses et toujours prêts au pillage. Le port florissant fut l'une de leurs victimes. Il se présentait en effet, accessible et indéfendable, ayant pour voie d'accès une plage paisible et propice aux détachements, proie facile pour les filibustiers qui ravagèrent les rivages de Campeche, saccagèrent les maisons et commirent toutes sortes d'abus contre les personnes. Campeche se vit dans la nécessité de dresser des murailles. Ainsi pourrait-elle se défendre des corsaires et des boucaniers. La pierre, qui avait servi auparavant à l'art sculptural maya, fut utilisée pour construire des fortifications dans la période de la colonie.

Les travaux commencèrent aux premiers jours de mai de 1684, sous le gouvernement du Capitaine Général Juan Bruno Tello de Guzmán, d'après un rapport de ce dernier au Roi. Ils furent terminés en 1704, y compris les bastions, travail qui coûta, en chiffres ronds, deux cent vingt-cinq mille pe-



Colonne surmontée d'un chapiteau, de la culture maya (provient des ruines de X-Kach — Campeche).



La Porte de la Mer (restaurée récemment).

1793, et sont appelées « San José », « San Matías », « San Lucas », « San Miguel », « San Luis » et « San Fernando ». Les forts de « San José » et « San Miguel » furent érigés sur les collines les plus proches de la mer, pour protéger ceux de « San Matías » et « San Luis » qui se trouvent au bord de la plage. Les autres aussi se dressent dans des lieux stratégiques, pour la défense de la place. Certains constituèrent d'imposantes batteries côtières.

Depuis qu'une muraille protégea la place de Campeche, celle-ci n'eut plus à subir les assauts des pirates, peut-être, comme il a été dit, parce qu'il était plus facile pour eux d'attaquer d'autres lieux de la côte non fortifiés.

La piraterie du XVIII^e siècle échoua donc devant un Campeche entouré de murailles. Cependant, ses portes s'ouvrirent devant « Barbillas », l'un des nombreux pirates qui fréquentaient les côtes de la région, le même qui pilla le port de Lerma, en janvier 1708. Cette année-là, le nouveau gouverneur du Yucatán, don Fernando de Meneses y Bravo de Sarabia, eut la malchance de tomber entre les mains de « Barbillas » alors que le navire sur lequel il voyageait était déjà en vue du port. L'audacieux boucanier fixa comme prix de rançon la somme de quatorze mille pesos, et retint en otage la famille du gouverneur. La surprise des « campechanos » fut indescriptible lorsqu'ils virent pénétrer dans l'enceinte Meneses y Bravo de Sarabia et l'extraordinaire corsaire, se dirigeant vers la maison consistoriale. L'autorité municipale remit au pirate l'argent réclamé, et celui-ci tint sa promesse en

1793, et sont appelées « San José », « San Matías », « San Lucas », « San Miguel », « San Luis » et « San Fernando ». Les forts de « San José » et « San Miguel » furent érigés sur les collines les plus proches de la mer, pour protéger ceux de « San Matías » et « San Luis » qui se trouvent au bord de la plage. Les autres aussi se dressent dans des lieux stratégiques, pour la défense de la place. Certains constituèrent d'imposantes batteries côtières.

Depuis qu'une muraille protégea la place de Campeche, celle-ci n'eut plus à subir les assauts des pirates, peut-être, comme il a été dit, parce qu'il était plus facile pour eux d'attaquer d'autres lieux de la côte non fortifiés.

La piraterie du XVIII^e siècle échoua donc devant un Campeche entouré de murailles. Cependant, ses portes s'ouvrirent devant « Barbillas », l'un des nombreux pirates qui fréquentaient les côtes de la région, le même qui pilla le port de Lerma, en janvier 1708. Cette année-là, le nouveau gouverneur du Yucatán, don Fernando de Meneses y Bravo de Sarabia, eut la malchance de tomber entre les mains de « Barbillas » alors que le navire sur lequel il voyageait était déjà en vue du port. L'audacieux boucanier fixa comme prix de rançon la somme de quatorze mille pesos, et retint en otage la famille du gouverneur. La surprise des « campechanos » fut indescriptible lorsqu'ils virent pénétrer dans l'enceinte Meneses y Bravo de Sarabia et l'extraordinaire corsaire, se dirigeant vers la maison consistoriale. L'autorité municipale remit au pirate l'argent réclamé, et celui-ci tint sa promesse en

1793, et sont appelées « San José », « San Matías », « San Lucas », « San Miguel », « San Luis » et « San Fernando ». Les forts de « San José » et « San Miguel » furent érigés sur les collines les plus proches de la mer, pour protéger ceux de « San Matías » et « San Luis » qui se trouvent au bord de la plage. Les autres aussi se dressent dans des lieux stratégiques, pour la défense de la place. Certains constituèrent d'imposantes batteries côtières.

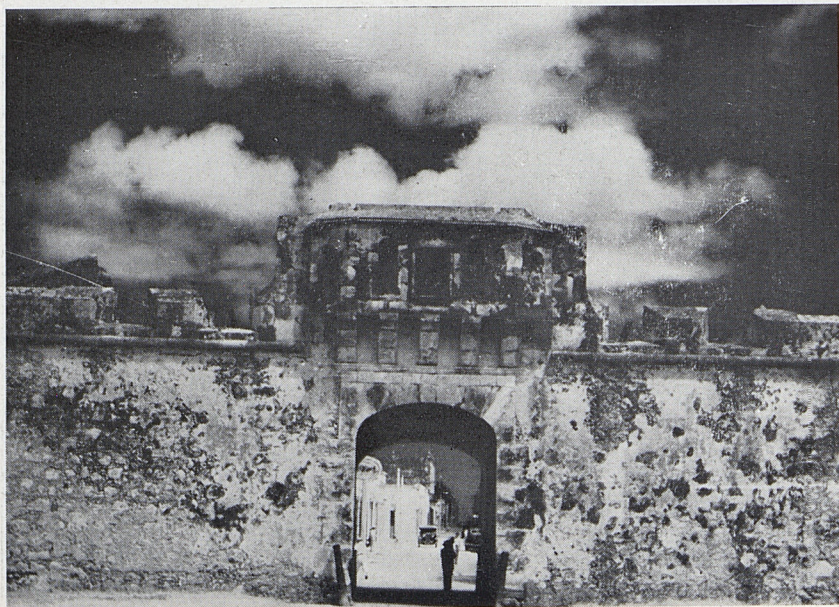
Depuis qu'une muraille protégea la place de Campeche, celle-ci n'eut plus à subir les assauts des pirates, peut-être, comme il a été dit, parce qu'il était plus facile pour eux d'attaquer d'autres lieux de la côte non fortifiés.

La piraterie du XVIII^e siècle échoua donc devant un Campeche entouré de murailles. Cependant, ses portes s'ouvrirent devant « Barbillas », l'un des nombreux pirates qui fréquentaient les côtes de la région, le même qui pilla le port de Lerma, en janvier 1708. Cette année-là, le nouveau gouverneur du Yucatán, don Fernando de Meneses y Bravo de Sarabia, eut la malchance de tomber entre les mains de « Barbillas » alors que le navire sur lequel il voyageait était déjà en vue du port. L'audacieux boucanier fixa comme prix de rançon la somme de quatorze mille pesos, et retint en otage la famille du gouverneur. La surprise des « campechanos » fut indescriptible lorsqu'ils virent pénétrer dans l'enceinte Meneses y Bravo de Sarabia et l'extraordinaire corsaire, se dirigeant vers la maison consistoriale. L'autorité municipale remit au pirate l'argent réclamé, et celui-ci tint sa promesse en

1793, et sont appelées « San José », « San Matías », « San Lucas », « San Miguel », « San Luis » et « San Fernando ». Les forts de « San José » et « San Miguel » furent érigés sur les collines les plus proches de la mer, pour protéger ceux de « San Matías » et « San Luis » qui se trouvent au bord de la plage. Les autres aussi se dressent dans des lieux stratégiques, pour la défense de la place. Certains constituèrent d'imposantes batteries côtières.

Depuis qu'une muraille protégea la place de Campeche, celle-ci n'eut plus à subir les assauts des pirates, peut-être, comme il a été dit, parce qu'il était plus facile pour eux d'attaquer d'autres lieux de la côte non fortifiés.

La piraterie du XVIII^e siècle échoua donc devant un Campeche entouré de murailles. Cependant, ses portes s'ouvrirent devant « Barbillas », l'un des nombreux pirates qui fréquentaient les côtes de la région, le même qui pilla le port de Lerma, en janvier 1708. Cette année-là, le nouveau gouverneur du Yucatán, don Fernando de Meneses y Bravo de Sarabia, eut la malchance de tomber entre les mains de « Barbillas » alors que le navire sur lequel il voyageait était déjà en vue du port. L'audacieux boucanier fixa comme prix de rançon la somme de quatorze mille pesos, et retint en otage la famille du gouverneur. La surprise des « campechanos » fut indescriptible lorsqu'ils virent pénétrer dans l'enceinte Meneses y Bravo de Sarabia et l'extraordinaire corsaire, se dirigeant vers la maison consistoriale. L'autorité municipale remit au pirate l'argent réclamé, et celui-ci tint sa promesse en



La Porte de la Terre, point principal de l'ancienne ceinture fortifiée.

rendant la liberté à l'infortunée famille.

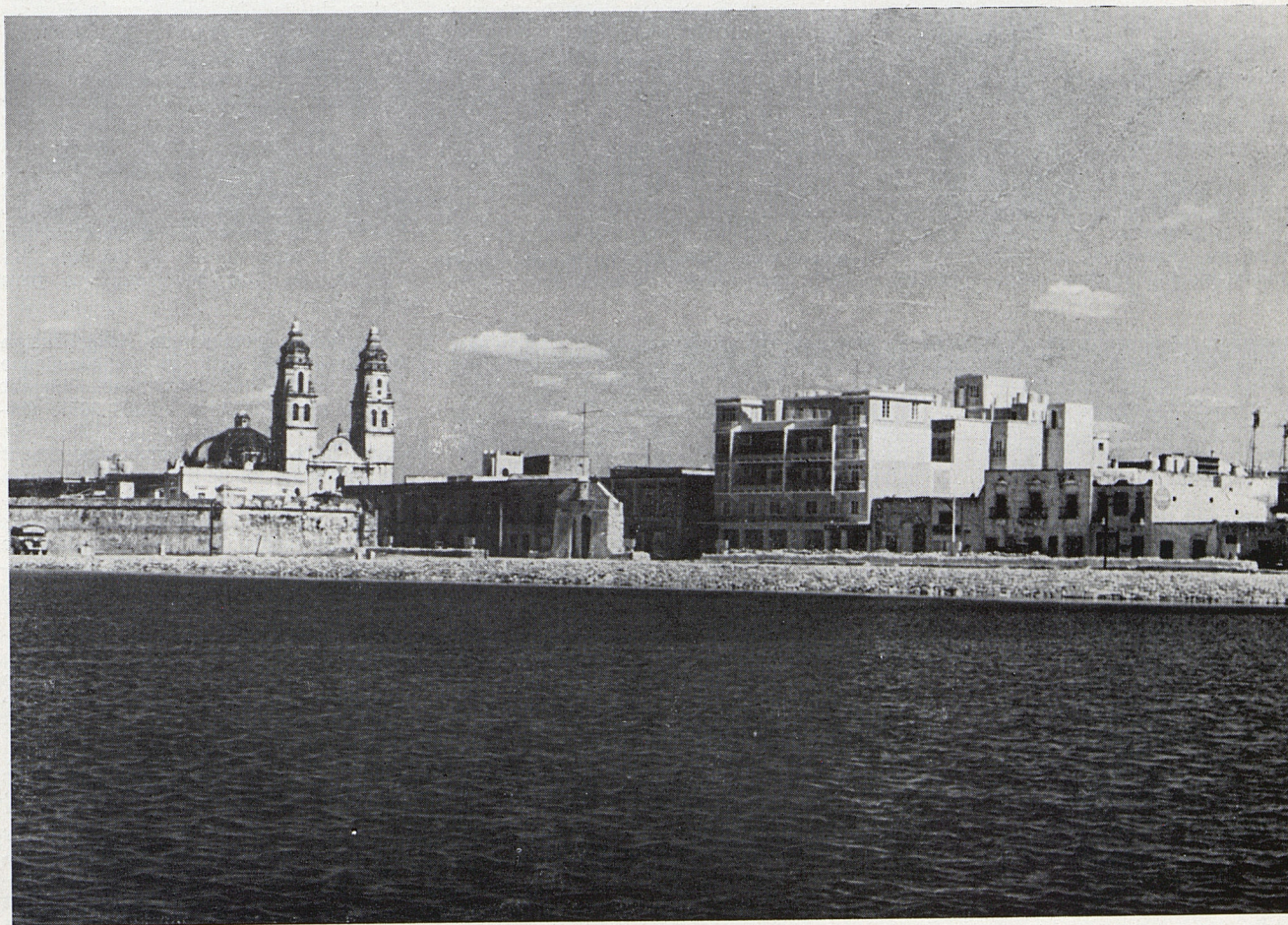
Les flibustiers changèrent de tactique : ils optèrent pour l'abordage des embarcations dans la baie ou en haute mer, et opérèrent de la sorte jusqu'au moment où ils abandonnèrent le Golfe du Mexique au cours du dernier tiers du XVIII^e siècle. A ce moment Campeche reçut le titre de Ville, par décret de Charles III, le 1^{er} octobre 1777.

Le 15 février 1824, alors que les provinces de la Nouvelle Espagne à l'exception du Yucatán, avaient obtenu leur indépendance, le Colonel du Génie José Segundo Carvajal assiégea la place de Campeche, mais celle-ci tint bon. Après un règlement pacifique qui mit fin au conflit — appelé, non sans une sympathique ironie, « guerre sans larmes » — on revint à la vie normale.

Pour l'honneur des « campechanos », leur Conseil municipal fut le premier de la péninsule yucatèque à proclamer son adhésion au Mexique, au moment précis où le Chef Poli-



Avenue Président Ruiz Cortines.



Une vue de la ville.

tique don Miguel Duque de Estrada y Crespi hissa le drapeau tricolore à la place du drapeau espagnol.

Lorsque s'établit le « centralisme » en violation du pacte fédéral, le Yucatán ne reconnut pas le gouvernement d'Antonio López de Santa Anna, qui lui déclara une guerre, au cours de laquelle les fortifications de Campeche subirent l'un de leurs sièges les plus violents ; mais elles demeurèrent inexpugnables. Elles ne devaient pas céder davantage, au cours du soulèvement indigène de 1847, connu sous le nom de « guerre de castes ».

Campeche se sépara du Yucatán, le 7 août 1857, après une lutte de partis et par suite d'influences d'ordre géographique, économique et militaire. L'ancien District de Campeche se transforma en un nouvel Etat libre et souverain dans le cadre de la Fédération Mexicaine. Les noms de Pablo García et de Pedro Baranda restent comme le symbole de la citoyenneté de Campeche.

II

Cent ans après que Campeche eut été érigé en Etat, la vieille capitale change sa physionomie et le caractère isolé que lui avait imprimé, en dépit de sa tradition libérale, sa pauvreté en voies de communication. Elle ouvre alors largement ses portes aux voyageurs de toutes les latitudes. Aujourd'hui le problème est presque résolu. Avec les ressources de l'Etat et du Gouvernement fédéral, sera terminée

sous peu la route carrossable Cham-potón-Isla Aguada, qui doit relier le circuit du Golfe et — par lui — tout le système routier du pays. Cette voie conduit, à travers une belle et agreste région, à l'île du Carmen où, entre autres attraits, les touristes peuvent se livrer à la pêche. La route Cayal-Etzná, en construction, qui part de la route Campeche-Mérida, mène à la plus importante zone archéologique de l'Etat : les ruines d'un centre religieux du vieil empire maya, perdu au milieu de l'enlacement végétal de la forêt. La route carrossable Chencollibécal relie de nombreux bourgs importants de Campeche à la couleur typique et qui éveillent des souvenirs historiques.

Le gouvernement conserve jalousement les vestiges préhispaniques et coloniaux, dans lesquels le visiteur peut trouver un puissant attrait et une source de recherche. La vieille enceinte, indemne aussi bien dans plusieurs de ses remparts que dans ses principaux bastions, a été restaurée là où une main ennemie les détruisit et signale sa trajectoire afin que les voyageurs puissent se rendre compte de ce que furent jadis les murailles de la ville. C'est ainsi que la « Puerta del Mar », le bastion de « Santiago » et une grande partie du périmètre ont été totalement reconstruits. A l'intérieur des bastions on installe les Musées d'Armes, d'Histoire, d'Ethnographie, d'Archéologie et des Constitutions, que les touristes peuvent aisément visiter. En dehors de Campeche, on a ouvert l'accès aux admirables grottes de « Xtacumbilxunaan » — la femme cachée de la légende maya — près de la ville de Bolonchén, devenue aujourd'hui Bolonchén-de-Rejón,

en l'honneur d'un de ses fils, l'éminent juriste Manuel Crescencio García Rejón, l'un des créateurs du recours de protection des droits individuels appelé *Amparo*.

Parallèlement à ces travaux de conservation des monuments archéologiques et de la colonie, ainsi que de la création de grandes voies de communication qui y conduisent, et pour respecter l'aspect singulier de la ville de Campeche, on construit le Nouveau Campeche, vaste zone gagnée sur la mer et qui sera, à l'avenir, la partie moderne de la capitale de l'Etat, avec des hôtels confortables et de larges avenues où le touriste se trouvera à l'aise pour connaître tous les lieux intéressants. Le Nouveau Campeche sera, ainsi, un belvédère qui permettra de contempler l'antique cité construite par les Espagnols et, en même temps, une œuvre d'assainissement et de beauté.

La transformation de Campeche est totale. Le patrimoine culturel des « campechanos » — dont les hommes représentatifs ont une place significative dans l'éducation nationale puisqu'on peut y compter Justo Sierra Méndez, le créateur de l'Université Nationale de México, Joaquín Baranda y Quijano qui fonda l'Ecole Nationale d'Instituteurs et l'Académie de la Langue, correspondante de celle Espagnole, ainsi que d'autres intellectuels distingués qui ont dirigé la politique éducative du Mexique — exigeait la transformation de l'ancien *Instituto Campechano*. C'est pour cela que le régime actuel a créé l'Université de Campeche qui se nourrit des idées les plus nobles et les plus humaines, en vue des buts les plus élevés.

Campeche possède la Constitution Politique et Sociale la plus moderne de la République Mexicaine. Elle est entrée en vigueur le 7 août 1957, centenaire de la création de l'Etat. Ce Code de base allie harmonieusement les garanties individuelles, fruits de la pensée libérale mexicaine, et les garanties sociales érigées en préceptes constitutionnels par la Constituante Fédérale Mexicaine de 1917. La Constitution de l'Etat de Campeche, sans excéder les limites établies dans l'ordre juridique mexicain par la Constitution Politique de la République, donne une interprétation étendue des garanties sociales contenues dans le Code suprême du pays.

Campeche se présente aujourd'hui, au sein de la République Mexicaine, comme un effort évident et une volonté ferme, en dépit des limitations que ne permettent pas un développement fastueux ou une grande expansion économique. Il réclame son droit de vivre une vie intense et, toujours fidèle à sa tradition maritime, lance son ancre dans l'avenir.



La cathédrale de Campeche.



Sculpture aztèque (Musée National d'Anthropologie).

LA CONQUÊTE DU MEXIQUE :

Choc et fusion de deux mondes

par Wigberto JIMÉNEZ MORENO
de l'Académie Mexicaine d'Histoire

LA Conquête de Tenochtitlán, en 1521, marque l'un des épisodes les plus remarquables de l'Histoire de l'Humanité. L'Empire « mexica » est alors l'Etat le plus puissant de la Méso-Amérique, région qui connut un grand développement culturel, ainsi qu'en témoignent, par exemple, ses monuments et ses systèmes de calendrier et d'écriture. Le monde hispanique, d'autre part, est régi par Charles Quint, qui vient d'accéder au trône du Saint Empire Romain Germanique, et qui, dès lors, commence à être considéré comme le souverain le plus puissant d'Europe. Ainsi, lorsque Moctezuma reçoit Cortés ou lorsque, plus tard, Cortés et Cuauhtémoc lutteront sans merci, ce sont le plus puissant empire du Continent américain et le plus puissant empire de l'Europe qui entrent en contact.

L'Espagne s'élançait, par delà les Colonnes d'Hercule, en

des aventures transocéaniques de grande envergure. On pourra dire, plus tard, que le soleil ne se couche jamais sur cet Empire. L'Espagne combattrait fièrement, avec héroïsme, pour la réalisation de ses idéaux et avec âpreté pour la possession des richesses ; certains de ses capitaines seront, comme Cortés, hantés par le souvenir des promesses de César, d'autres par la fantaisie de ces mêmes livres qui tireront Don Quichotte de son bon sens. Ceux-ci poursuivront, sur les terres d'Amérique, les Amazones et la Californie, quand ce ne sera pas l'Eldorado, la Source de Juvence ou les Sept Villes d'Argent. Nombre de conquérants, bien vite transformés en encomenderos, ne lèveront jamais leurs regards au-dessus des richesses pour la quête desquelles ils commirent toutes sortes d'excès. Tels ceux qui donnèrent naissance à la « Légende Noire ». D'autres hommes, par contre, enflammés de

l'amour de Dieu et du prochain, dignes héritiers de l'esprit de Saint François d'Assise, embrasseront miséricordieusement la cause des Indiens et les protégeront contre les abus. Ils deviendront leurs guides. Pour connaître le fond de leur âme, ils s'initieront à leurs coutumes et amélioreront leur niveau de vie, mus parfois par le désir de réaliser en Amérique les utopies qui fascinaient l'Europe de la Renaissance. Ces Espagnols de différentes catégories seront convaincus, chacun à sa manière, d'avoir une mission à remplir. L'Espagne s'efforcera de prolonger en Amérique l'esprit de croisade qui inspira sa lutte contre les infidèles durant la Reconquête. Elle rasera les temples des divinités païennes pour élever sur leur emplacement la croix du Christ. La récompense de tant de prouesses, pensent les religieux, ne pourra être obtenue qu'au ciel. Mais, en attendant, les conquérants se hâtent de se la procurer en or ou en argent, pour prix de leurs efforts en vue de préparer la voie à la propagation du christianisme.

Le peuple aztèque fut, de même, un peuple impérial. Comme tel, il eut, lui aussi, la certitude d'une mission à remplir. Afin de laisser une trace indélébile de ses victoires, il incendia les teocallis des populations conquises et établit sur elles — sans pour autant proscrire le culte des anciens dieux — le sanctuaire où avaient lieu les rites de Huitzilopochtli. Celui-ci, dont le nom signifie « colibri



Indien traversé par une lance — Peinture à l'huile de José Clemente Orozco (1883-1949).



La Conquête, vue par Diego Rivera (fresque du Palais d'Hernán Cortes à Cuernavaca).
(Photo Lola Alvarez Bravo.)

sinistre », à la fois sorcier et chef militaire déifié, était pour beaucoup un dieu incarné. Comme Moïse en route pour la terre promise, Huitzilopochtli dirigea la « Pérégrination Aztèque ». Les prêtres militaires qui lui succédèrent, la menèrent jusqu'au lieu annoncé par les prophéties, là où l'aigle posé sur le nopal, dans un îlot solitaire du lac de México, dévorait le serpent. Cet endroit marqua l'emplacement de Tenochtitlán, la ville qui, d'après les Mythes, serait « le lieu de rencontre et d'attente des races des quatre directions », c'est-à-dire le carrefour des mondes. La ville s'appela México parce qu'elle fut dédiée à Mexitli, qui n'est autre que Huitzilopochtli. Et ce terrible « colibri sinistre », dieu implacable de la guerre, qui exigeait de constants sacrifices humains, apparaît précisément dans l'écusson de Tenochtitlán, sous forme d'aigle. La ville de Huitzilopochtli se développe jusqu'à constituer un vaste empire. Le souverain « tenochca » aspirait à devenir — ainsi que le déclare M. Alfonso Caso — « Cemanahuác Tlatoani », c'est-à-dire « Empereur de l'Univers ».

Ses sujets repassèrent les confins des montagnes proches; ils se répandirent dans toutes les vallées du Haut-Plateau, descendirent jusqu'aux terres fertiles des rive-

Sculpture aztèque (Musée National d'Anthropologie). —>





rains, puis dans le paradis de Veracruz et atteignirent — dans les années d'Ahuizotl — les frontières de l'actuel Guatemala. Leurs victoires furent obtenues au prix de souffrances inouïes, supportées d'une âme inébranlable, aussi bien dans les montagnes escarpées que dans les forêts inextricables. Des milliers de « Mexicas » succombèrent sans proférer une plainte, mais les survivants vengèrent leurs morts avec une rigueur qui fit craindre le nom de Tenochtitlán. A l'arrivée de Cortés, la splendeur dans laquelle vivait Moctezuma n'eût pu se rencontrer que dans une cour orientale, car le monarque aztèque était en train de devenir — à l'instar des Pharaons égyptiens — l'image vivante de la divinité, souverain sacré et inviolable.

Deux peuples guerriers se trouvèrent donc face à face. Les « Mexicas » se sentaient forts d'une suite ininterrompue de victoires. Les Espagnols portaient en eux l'élan de la croisade, qui leur avait assuré la victoire sur les Maures, et ils étaient enflammés par l'ambition insatiable des hommes de la Renaissance.

Mais il ne s'agissait pas seulement de deux peuples symbolisant alors chacun le plus imposant pouvoir connu en Amérique et en Europe. L'Empire mexicain et l'Empire espagnol étaient aussi les représentants de deux mondes et de deux cultures : monde indien et monde occidental, qui, plus encore qu'ils ne se combattirent, fusionnèrent au Mexique. Les plus anciens habitants du Continent américain vinrent de l'Extrême-Orient, et il existe des analogies suggestives entre les éléments culturels des terres asiatiques et certains du Nouveau Monde. L'Espagne, elle, était évidemment nourrie de la vieille

culture méditerranéenne; cependant, dans la Péninsule ibérique prit aussi racine la culture musulmane qui s'étendait entre des capitales aussi éloignées que Cordoue et Samarcande. L'Espagne était, comme le Mexique, un carrefour : l'Orient islamique et l'Occident chrétien s'y étaient rencontrés.

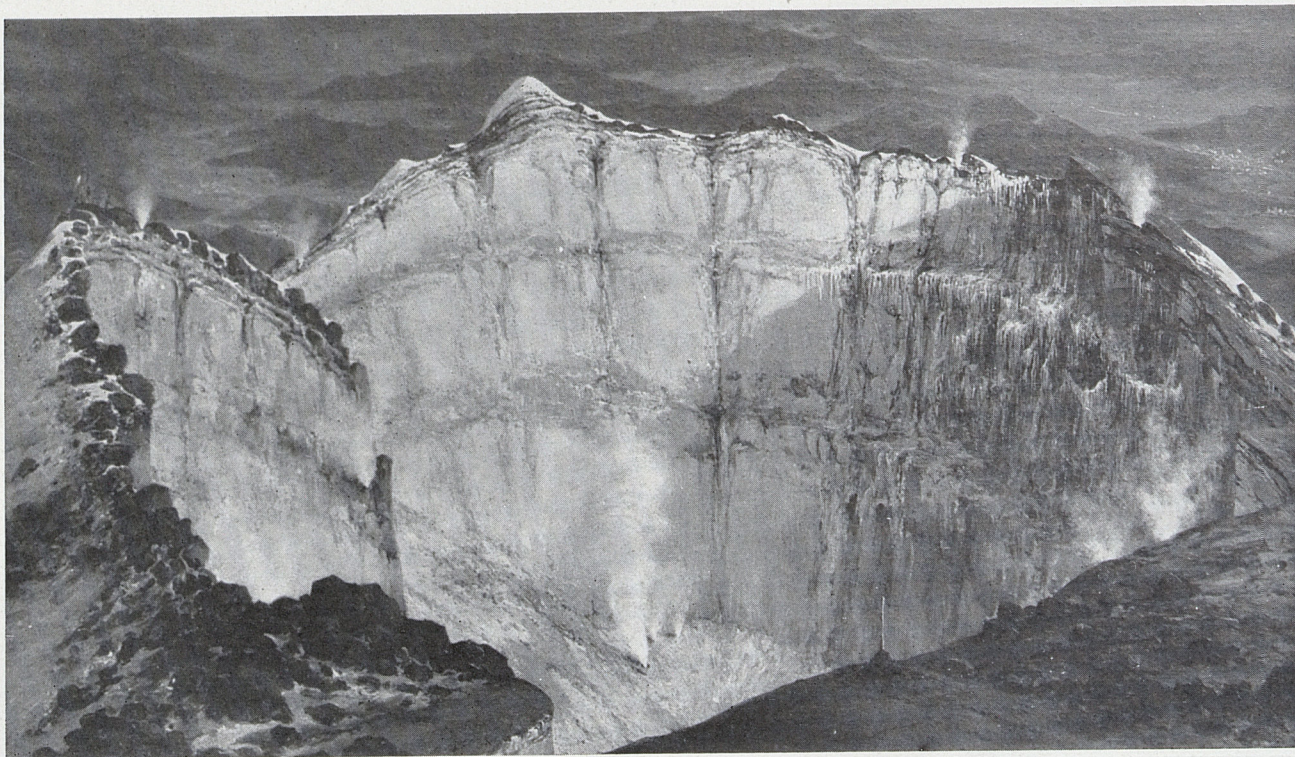
Des ressemblances notables peuvent être relevées entre l'Espagne et le Mexique : l'une et l'autre sont des pays de grands contrastes. L'une et l'autre sont des pays que leur topographie désunit et désarticule, favorisant l'écllosion de cultures régionales et la présence de groupes hétérogènes. Et, de même que les peuples du Proche-Orient exploitèrent la richesse minière de l'Espagne, au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ, de même plus tard, l'Espagne exploita-t-elle les mines d'argent du Mexique et d'autres pays américains. Si l'empreinte de Rome fut décisive dans la Péninsule ibérique, celle de l'Espagne au Mexique ne l'a pas été moins. Sans doute, la transcendance historique de l'Empire « mexica » ne peut être oubliée; et, comme l'Empire romain rendit possible la rapide propagation du christianisme, l'Etat forgé par les Aztèques permit-il la diffusion rapide du catholicisme.

Deux mondes, donc, s'affrontèrent. C'étaient deux mondes étrangers l'un à l'autre, issus chacun d'origines diverses. Entre eux se creusaient des abîmes profonds. Mais ils comportaient aussi des analogies si nombreuses qu'elles constituèrent un pont de rapprochement. De leur premier contact jaillit une lutte incessante, et, en même temps, un irrésistible attrait. De cette lutte — et de cet attrait réciproque — devait naître le Mexique.



Fonts baptismaux de Zinacantepec (Musée National d'Histoire).

← Eglise d'Ocotlán (XVIII^e siècle).



Le cratère du Popocatépetl (1833).

LE BARON GROS ET SES VUES SUR LE MEXIQUE

par Manuel ROMERO DE TERREROS

des Académies Mexicaine et d'Histoire

LE baron Jean Antoine Gros, le célèbre peintre du Pont d'Arcole, des Pestiférés de Jaffa et d'autres épisodes napoléoniens, eut un fils qui hérita — sinon de la renommée — du moins les dons artistiques de son père, ainsi qu'en témoignent ses paysages du Mexique, du Brésil et de Colombie.

Jean-Baptiste Louis, deuxième baron Gros, né en 1793, embrassa très jeune la carrière diplomatique et, après avoir servi à Lisbonne et en Egypte, il fut, en 1831, nommé Premier Secrétaire à la Légation de France au Mexique. Il arriva en février 1832, et, le 1^{er} mars, accompagné du Deuxième Secrétaire, Edouard Delisle, il était reçu par le Ministre des Relations Extérieures, don Lucas Alamán. Pendant un an il remplit les fonctions de Chargé d'Affaires. Lorsque le nouveau Ministre de la Lé-

gation, M. Deffaudis, prit possession de son poste le 11 février 1833, le baron Gros, revenu à ses tâches de Premier Secrétaire, disposa de plus de loisirs pour développer ses goûts artistiques. C'était le temps où l'Anglais Thomas Daniel Egerton, l'Allemand Johann Moritz Rugendas et d'autres artistes de moindre renom traduisaient sur la toile ou sur le papier, des paysages, des types et des costumes du Mexique. Gros suivit leur exemple. Cependant, ses tableaux, à la différence de ceux de ses contemporains, restèrent, jusqu'à ces dernières années, à peu près inconnus.

Durant son séjour au Mexique, le baron Gros parcourut à plusieurs reprises les Etats de Veracruz, de Puebla, de México, de Morelos et de Guerrero et entreprit, en plus, des voyages dans

des régions plus lointaines, telle que Tepic en 1833. A cette occasion, le Commandant Général lui accorda « une escorte d'un officier et quatre soldats ». Le 28 avril 1834, il accompagna Daniel Thomas Egerton et le Ministre de Prusse, le baron Frédéric von Geroldt, dans leur ascension au cratère du Popocatépetl que lui-même connaissait déjà et, au cours de l'année, il visita pour la première fois les grottes de Cacahuamilpa, guidé par Manuel de la Peña, propriétaire dans les « terres chaudes ».

Le baron Gros doit avoir abandonné le Mexique en 1836. Il alla au Brésil et, du 16 février 1838 au 18 novembre 1842, il occupa le poste de Chargé d'Affaires en Colombie. Dans ces deux pays il exécuta plusieurs œuvres, entre autres, une grande toile de la Cascade du

Tequendama. A Bogota, certaines peintures coloniales l'intéressèrent au point que, lorsqu'il revint en France, il emporta quelques tableaux de Gregorio Vázquez (1638-1711). Sa mission à Bogota terminée, le baron Gros continua sa carrière dans le corps diplomatique de son pays. C'est ainsi qu'il fut, tour à tour, Ambassadeur en Chine (1857) et en Angleterre (1862). Il devait mourir à Ivry-sur-Seine en 1870.

Nous connaissons quatorze tableaux peints au Mexique par le baron Louis Gros, tous à l'huile sur toile : douze de quarante-sept centimètres de long sur trente et un de haut et deux plus grands.

Probablement, le premier tableau mexicain du baron Gros fut celui appelé « Maison au Mexique ». Il représente le patio d'une résidence de cette époque, avec de nombreux détails, comme l'inscription « Portero » (portier) qui apparaît entre les feuillages et les plantes grimpantes, dont la profusion — soit dit en passant — nous semble excessive.

Dans son « Pic d'Orizaba » (1833) que Moritz Rugendas venait aussi de peindre, et qui, quelques années plus tard, devait tenter les illustres pincesaux de Landesio et de José Maria Velasco, Gros reproduit fidèlement l'exubérante végétation tropicale des territoires de Veracruz, où prédominent les tons verts des bananiers et des palmiers, offrant un heureux contraste avec le fond du ciel bleu et la blancheur de la neige qui couronne le Citlaltépetl.

La beauté de cette montagne le porta à la peindre de nouveau l'année suivante, d'un endroit plus éloigné, dans la Vallée d'Orizaba. Cette fois, un fossé profond, couvert de végétation, sert de premier plan. Dans le lointain on distingue à peine les toits d'un village ou d'une ville, au pied du volcan, dont le pic enneigé se détache sur un ciel clair presque sans nuages.

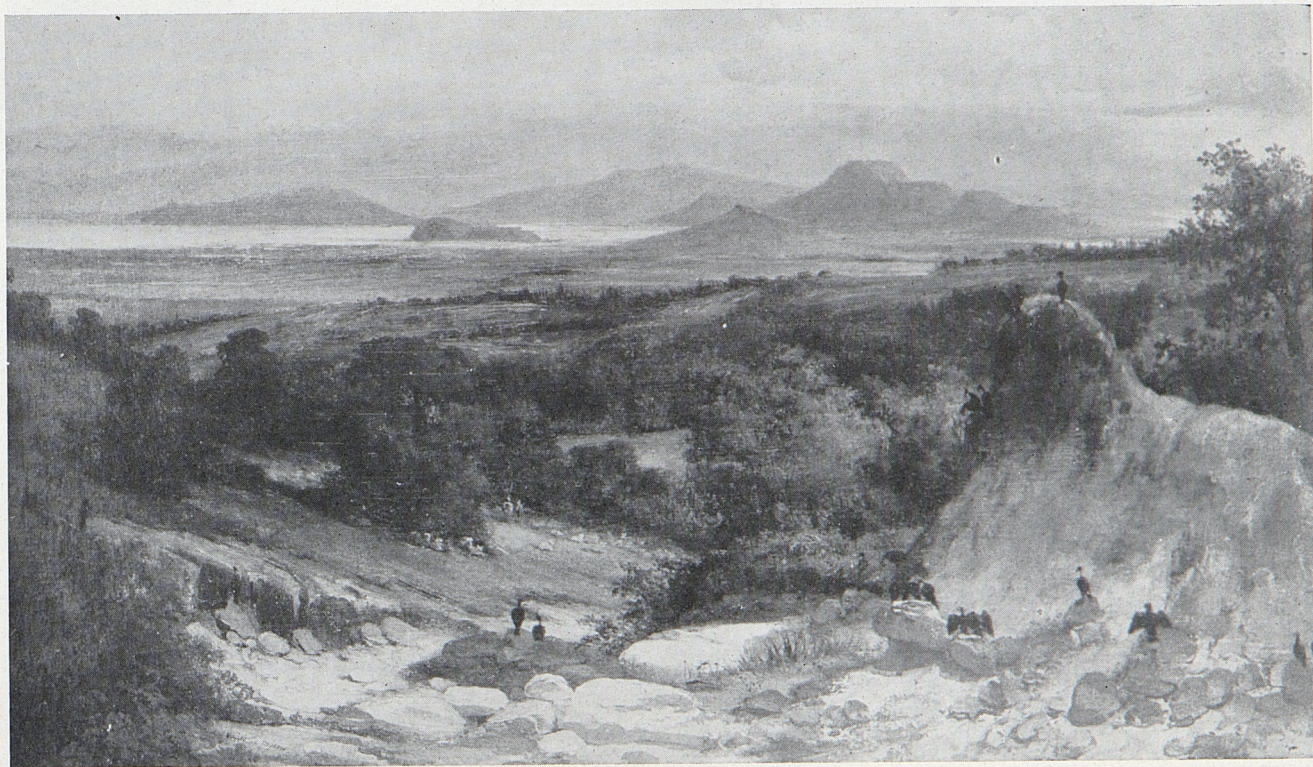
La vue de la Vallée de México — peinte par Gros en 1832 — est prise, vraisemblablement, des environs du Cerro de la Estrella. Au premier plan, de nombreux vautours paraissent guetter un troupeau qui se repose à l'ombre d'un bosquet. Au deuxième plan, où dominent les tons bruns, se détachent les monts de San Nicolás, Xaltepec, Santa Catarina et le Peñón del Marqués, ce dernier entouré par les eaux du lac de Texcoco. Au loin, parmi les nuages et sur un fond de ciel bleu limpide, on distingue les sommets de l'Iztaccihuatl et du Popocatépetl. Ce tableau, par sa couleur et sa composition, s'il n'était pas signé et daté pourrait être attribué à José Maria Velasco, ce qui est le meilleur éloge que l'on en puisse faire.

Un tableau assez déconcertant est celui que, en 1833, Gros peignit du Cratère du Popocatépetl. L'immense cavité, avec ses parois aux teintes jaunâtres, s'ouvre à nos yeux de façon imprévue, habitués que nous sommes à associer toujours les hauteurs du volcan à son immense et éternel manteau de neige qu'on devine à peine ici, aux abords du cratère. Les « voies respi-

ratoires de fumée de soufre » (ainsi que les appelle un auteur), qu'on aperçoit deci, delà, donnent une bonne idée de l'activité latente du volcan et paraissent justifier son ancien surnom de « Montagne qui fume ».

La neige qu'on voit peu dans le tableau précédent abonde, par contre, dans deux peintures complémentaires, l'une exécutée ainsi que l'indique une inscription, le jeudi 22 mai 1833, « aux confins de la végétation », avec le cône enneigé qui se détache sur un ciel bleu limpide ; l'autre, qui représente en détail le « Pic du Moine » (Pico del Fraile), lieu de tragique mémoire. Un amoncellement de roches volcaniques, couleur café foncé, semblables à de gigantesques gradins, contraste avec la blancheur de la neige qui l'entoure et avec les tons, gris et opaques, de nuages qui se mêlent à la fumée. Deux personnages, au pied de l'un des rocs, font, par contraste, ressortir davantage encore l'immensité du Pic.

L'obsession de ces volcans, qui ont captivé tant de peintres, apparaît une fois de plus dans un autre tableau du baron Gros, daté de 1834 et appelé le Peñón Grande. En réalité, cette dernière montagne ne figure pas dans la peinture mais, de droite à gauche, celles de Xaltepec, de Santa Catarina et de la Caldera. Au pied des monts de Xaltepec et de Santa Catarina, on distingue dans le lointain les villages d'Ixtahuatlán et Meyahualco, au-delà d'un marécage — inexistant aujourd'hui — qui était, en quelque sorte, le prolongement du lac de Texcoco.



Vue de la Vallée de México (1832).

Les pinceaux de Gros n'auraient pu ignorer le Château de Chapultepec, qui se prête tellement à la peinture. Cependant, il semble que le baron le peignit de mémoire, car ce tableau est en complet désaccord avec la réalité; cela sans vouloir diminuer la valeur artistique de la peinture, qui est grande.

Le mont Ajusco, avec son « Pic de l'Aigle » qui, des années plus tard, devait devenir le thème favori de José Maria Velasco, sert de fond à une autre peinture du baron Gros, datée de 1834 et qui a la particularité d'avoir été signée deux fois. La vue est prise d'un chemin, aux environs de San Angel, près duquel apparaît un puits avec son auge, sous un arc qui se termine par une croix, gracieuse composition qui fait de cette œuvre l'une des plus agréables du peintre.

Au cours d'une excursion à travers l'Etat de Morelos, en 1833, Gros peignit la Vallée de Cuautla, avec les grands rochers de Chalcatzingo et de la Cantera comme motif principal; et lorsque, l'année suivante, il eut l'occasion de visiter la « hacienda » de Santa Clara, l'imposant aspect de la grande masse d'édifices qui formaient l'enceinte centrale ne pouvait manquer

d'exciter immédiatement son intérêt. Dans le tableau qu'il fit de cette hacienda (il la nomma par erreur Santa Catarina) le peintre semble avoir eu l'intention de faire ressortir l'église. Avec ses tours et son dôme, celle-ci domine le reste de la ferme, comme d'ailleurs les immenses rochers qui se dressent derrière elle.

Tous ces tableaux du baron Gros sont peints avec un soin minutieux dans les détails et forment un ensemble au plus haut point décoratif, quoique certains d'entre eux présentent une opacité qui n'est pas celle de l'atmosphère générale du pays.

L'une des œuvres les plus réussies du baron Gros est celle qui représente les Grottes de Cacahuamilpa. Il l'exécuta sur une toile qui mesure un mètre vingt-neuf de long sur un mètre deux de haut, dimensions qu'il adopta encore, plus tard, pour la Cascade du Tequendama.

La deuxième visite du baron à Cacahuamilpa, en 1835, fit époque dans les annales des célèbres Grottes. Avec les notes verbales qu'il donna à l'éditeur populaire Mariano Galván Rivera, celui-ci en rédigea une description détaillée qui parut dans son « Calendrier des Demoiselles Mexicaines pour

l'année 1838 ». Le tableau est artistiquement conçu, et son exécution ne laisse rien à désirer : les personnages, la lumière et les ombres, les teintes des différentes qualités des rochers, les détails, enfin, tout dans cette peinture rend à merveille l'admirable beauté du site.

Mais, indéniablement, le tableau le plus important du peintre français est celui qu'il peignit au cours de l'année 1834, et que, il y a peu de temps, acquit M. Francisco González de la Fuente. Il mesure un mètre cinquante-trois de long sur quatre-vingt-dix-huit centimètres de haut et représente une vue prise des hauteurs de l'ancienne Hacienda de los Morales. Au fond, on voit l'Iztaccihuatl se séparer du cône du Popocatepetl; moins loin, la ville et le château de Chapultepec; et, au premier plan, un groupe de quatre soldats, deux femmes et un « ranchero » occupés à boire à l'ombre d'un pirú d'où pend un typique « cuero de Pulque ». L'arbre, les uniformes des soldats et les costumes des autres personnages, ainsi que l'atmosphère de la Vallée de México sont reproduits avec une telle fidélité, qu'on peut dire sans hésiter que cette toile mexicaine est le chef-d'œuvre du baron Louis Gros.



Vue prise des hauteurs de l'ancienne Hacienda de los Morales (1834).

LES POSITIVISTES MEXICAINS EN FRANCE

par Moisés GONZÁLEZ NAVARRO

Chargé de Recherches d'El Colegio de México
Sous-Directeur de la Bibliothèque du Ministère des Finances.

U l'importance acquise au Mexique par le positivisme comtien, il est à supposer que des rapports ont dû exister entre positivistes mexicains et positivistes français. Le premier contact a été pris par Pedro Contreras Elizalde, élève des docteurs Robin et Segond, eux-mêmes disciples de Comte, lesquels, croit-on, l'ont amené au credo du maître de Montpellier. Contreras figure sur la liste des premiers souscripteurs au secours positiviste. Ayant été admis, en août 1848, comme membre de la société positiviste, il en suivait les séances avec assiduité et ferveur. Pierre Laffitte, l'héritier de l'orthodoxie comtienne, rappelait la « nature exquise » de Contreras et les liens de camaraderie qui les unissaient. En compagnie du Dr Robin, ils allaient tous deux au Palais-Royal écouter le cours de Comte sur l'Histoire Générale de l'Humanité. Tous deux accompagnèrent Comte aux funérailles de M. de Blainville.

Quand Gabino Barreda arriva à Paris, vers le milieu du siècle dernier, il alla voir Pedro Contreras Elizalde, qui l'orienta un peu dans ses premiers pas. Si l'on s'en rapporte à Emile Antoine, on peut assurer que Barreda n'eut point de rapports personnels avec Comte; il ne put que l'entendre au Palais-Royal. De retour au Mexique, alors que Contreras était élu au Congrès Constituant de 1856-1857, Barreda se convertit au positivisme, grâce à la lecture des œuvres de Comte, achetées à Paris. Après les guerres de la Réforme et de l'Intervention, Juárez nomma une Commission chargée de réorganiser l'instruction publique; Barreda, lui-même, la présida et Elizalde en fut un des membres.

De 1868 à 1878, Barreda travaillait activement à l'Ecole Nationale Préparatoire, fondée par lui et d'inspiration comtienne. Pendant ce temps, deux importants groupes positivistes étaient créés en France, à la mort de Comte; l'un avait à sa tête Emile Littré; l'autre, Pierre Laffitte. Le groupe de ce dernier avait son siège au 10 de la rue Monsieur-le-Prince,

dans la dernière maison où Comte vécut.

Littré publia dans sa revue, en 1878, un article signé *Un Mexicain*. Il y expliquait l'essor du positivisme au Mexique, grâce aux efforts du « savant philosophe » Barreda, ainsi que la diffusion de cette philosophie chez certains jeunes politiciens.

Aucune référence au positivisme mexicain ne reparut dans cette revue; la mort de Littré, en 1880, ôta toute possibilité de poursuivre ces entretiens. En revanche, Barreda se rendit à Paris en 1881, où, en compagnie de son fils Horacio, il rendit visite à Laffitte, qui assurait quelque temps plus tard ne pas se souvenir du premier séjour de son interlocuteur dans la capitale. Pendant son second voyage, Barreda assista à quelques séances de la Société Positiviste, au cours desquelles il fit la connaissance, notamment, de Fabien Magnin et de Georges Lagarrigue. Dans la revue de Laffitte, on mettait l'accent sur le fait que, grâce à Barreda, le principal établissement d'enseignement secondaire du Mexique était aux mains des positivistes. Jusqu'alors, Barreda avait surtout fait connaître la partie intellectuelle du positivisme mais « le terrain étant maintenant bien préparé, il projette de se consacrer entièrement à la propagande de notre doctrine ».

Ce qui précède signifie-t-il que Barreda avait l'intention de se vouer, à son retour au Mexique, à la propagation de la religion de l'humanité? Agustín Aragón le croit quand il écrit que Barreda pensait la faire connaître par une série de conférences à l'intention, surtout, des femmes, et s'il ne fit pas de propagande religieuse d'une manière explicite, c'est qu'il la jugeait prématurée.

Quand, en 1878, Barreda partit pour l'Allemagne, en qualité de ministre du Mexique, il laissait Porfirio Parra à la tête de ses disciples. Le fondateur de l'Ecole Préparatoire étant mort en 1881, Parra entretint des relations avec les positivistes parisiens, par l'intermédiaire de Georges Lagarrigue; mais, peu après, ce dernier lui fai-



Monument à Comte (Place de la Sorbonne).

sait brusquement savoir qu'il était inutile de maintenir ces rapports, du fait que les positivistes mexicains ne lui paraissaient pas assez « orthodoxes ». Preuve qu'il ne manquait pas de raison en cela, c'est que Parra lui-même avouait, en 1882, qu'ils étaient « éclectiques dans le cadre de la méthode positive. Qu'une doctrine vienne de Spencer, de Mill ou de Comte, nous l'acceptons si elle est conforme à la méthode commune que ceux-ci ont proclamée; dans le cas contraire, nous la rejetons ».

Certes, quelques années plus tard, Laffitte atténua l'inflexibilité de Lagarrigue en soutenant que Barreda n'avait pas cherché une formule uniformément applicable à toutes les nations, mais qu'il avait su appliquer la méthode positive aux besoins de son pays, et qu'Antoine attribuait la décision de Lagarrigue à son « tempérament absolutiste ». En outre, la



Revue Occidentale publiait, à diverses reprises, des commentaires favorables à l'œuvre de Barreda, notamment un article de Daniel Brunet, dans lequel celui-ci, s'appuyant sur le succès de l'école positiviste mexicaine, réfute la thèse de G. Compayré relative à l'impossibilité d'entreprendre l'étude de l'encyclopédie scientifique à partir des mathématiques. Leur abstraction lui semblait excessive pour des cerveaux d'enfants de 12 à 13 ans. De l'avis d'Antoine, pour la première fois, les sciences furent enseignées à l'Ecole Préparatoire du Mexique conformément à la pensée de Comte.

D'autre part, en 1893, Horacio Barreda répondait à Laffitte que les seules communications de positivistes mexicains qu'il estimait utile de lui envoyer étaient celles de son père, car les autres étaient l'œuvre de ses élèves et n'avaient guère d'intérêt. Emporté par ce même élan de tendresse filiale, il refusa le « précieux honneur », que lui offrait Laffitte, de représenter le Mexique au Comité chargé de préparer l'érection à Paris d'une statue à la gloire de Comte.

C'est à Agustín Aragón que revint le soin de renouer les relations entre les positivistes des deux pays, tâche à laquelle il s'employa à partir de décembre 1894. A cette date, il entra en correspondance avec la Société Positiviste de Paris. L'année suivante, grâce à sa participation à la collecte des positivistes pour l'achat de la maison de Comte, ces rapports étaient renforcés. En juin 1896, Aragón écrivait à la Société Positiviste de Paris pour infirmer l'assertion du manifeste des exécuteurs testamentaires de Comte, attribuant à un des membres de cette Société la diffusion du positivisme au Mexique. Laffitte reproduisit cette mise au point dans une circulaire, l'année d'après. En 1897, Laffitte lui-même répondait à Aragón qu'il approuvait son choix de Charles Jeannoble pour lui succéder à la direction du positivisme.

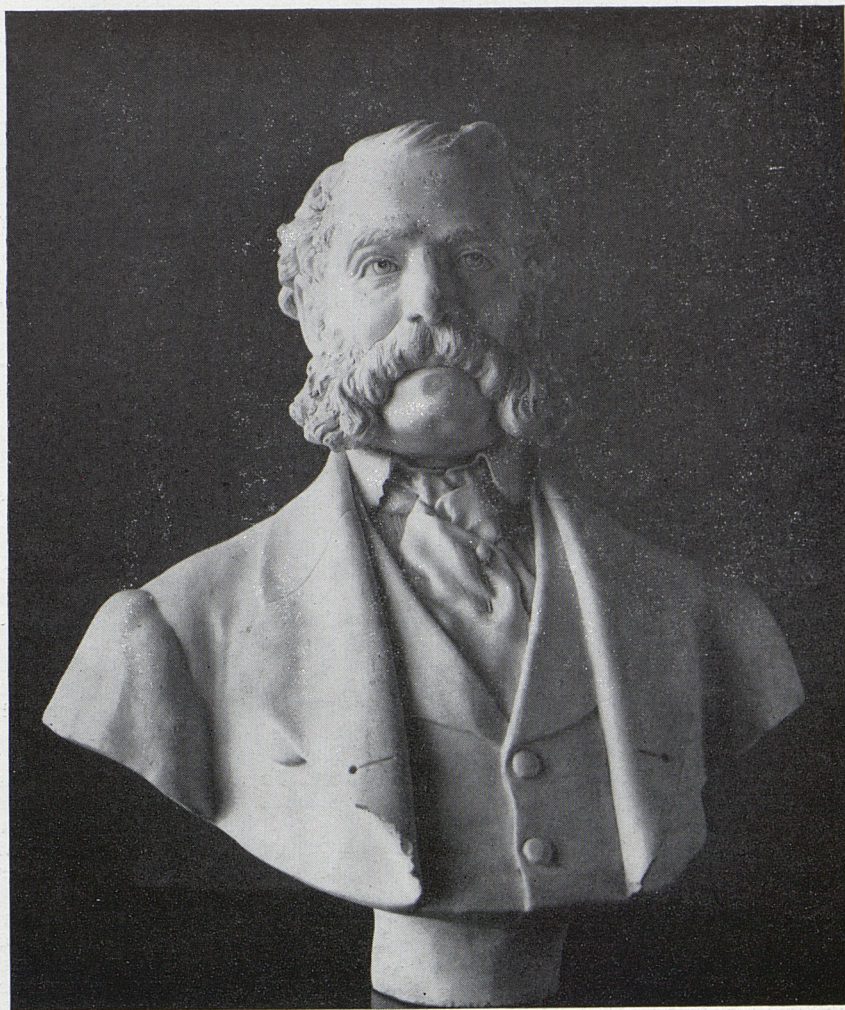
Vers le milieu de l'année 1897, Aragón écrivait à Laffitte en lui annonçant le prochain voyage de son maître, Porfirio Parra, qui devait profiter de son passage à Paris pour prendre contact avec les positivistes français. En décembre, Parra assistait à toutes les réunions de la Société Positiviste. Au cours de l'une d'elles, il fit savoir que les sciences, les mathématiques et la sociologie étaient enseignées à l'Ecole Préparatoire de México, conformément à la philosophie comtienne. Le 12 décembre, la Société Positiviste lui offrait un banquet au Café Voltaire; Laffitte y rendit un pieux hommage à Barreda et se plut à commenter l'exécution de

Maximilien. En marge de ces civilités, Parra s'entendit avec Laffitte pour célébrer simultanément à Paris et à México, le XVII^e anniversaire de la mort de Barreda. Peu après, Aragón se rendait à Paris pour la commémoration du centenaire de la naissance de Comte. Et c'est encore au Café Voltaire qu'il offrit un banquet d'adieu à ses collègues parisiens. Ce genre de manifestations simultanées en l'honneur de Comte et de Barreda se succédaient avec une certaine régularité.

C'est sans doute l'érection de la statue de Comte qui a créé les liens les plus solides entre positivistes mexicains et positivistes français. A la Commission exécutive, constituée dans ce but à Paris, en 1898, figuraient en qualité d'adhérents positivistes: Agustín Aragón, Horacio Barreda, Ezequiel Chávez, Miguel et Pablo Macedo, ainsi que Porfirio Parra. Au début de l'année suivante, parvenaient les adhésions d'Andrés Aldasoro, Andrés

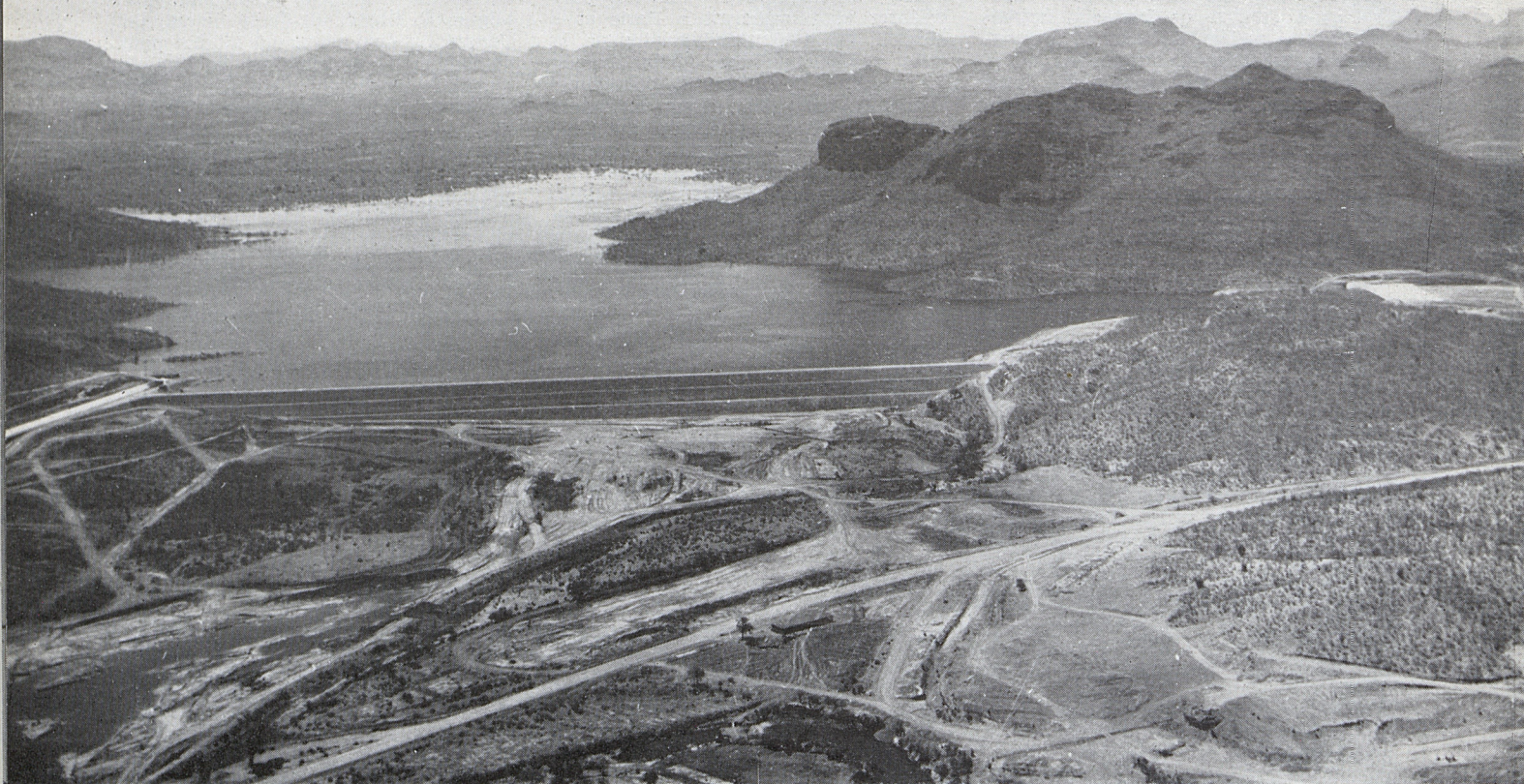
Almaraz, Benito Juárez Maza, Manuel Fernández Leal, José Ives Limantour, Miguel E. Schulz et Justo Sierra. Un Comité fut créé ensuite à México pour patronner la souscription en vue de recueillir des fonds; un grand nombre d'anciens élèves de l'Ecole Préparatoire y figuraient, la plupart étant des personnalités de premier plan du monde politique et intellectuel: Manuel Fernández Leal, José Ives Limantour, Porfirio Parra, Justo Sierra, les frères Macedo, Agustín Aragón, Ezequiel Chávez, Benito Juárez Maza, Andrés Aldasoro, Miguel Schulz, Andrés Almaraz et Horacio Barreda.

Il y eut plus de 600 souscripteurs (c'était le groupe numériquement le plus important de tous les pays) et la somme recueillie s'élevait à près de 8.000 fr. Les cotisations affluaient de tous les coins du Mexique et de toutes les classes de la société, principalement du District Fédéral ainsi que des Etats de Morelos (grâce au zèle d'Aragón) et de Chihuahua.



▲ — Portail de l'Ecole Nationale Préparatoire.

Gabino Barreda (Biscuit de Sèvres, vers 1870).



Digue d'Aguascalientes sur le canal d'amont du Yaqui.

UNE RÉGION DE TERRES IRRIGUÉES AU MEXIQUE

par María Elodia TERRÉS

Professeur à la Faculté de Philosophie et des Lettres, de l'Université Nationale de México.

LA République du Mexique occupe la partie sud de l'Amérique du Nord, entre 14° 30' et 32° 42' de latitude nord et 86° 46' et 117° 7' de longitude ouest du méridien de Greenwich. Le Tropique du Cancer la traverse dans sa partie centrale; c'est ainsi que les régions septentrionales appartiennent à la zone subtropicale et les régions méridionales à la zone tropicale. Bien des gens comparent la configuration du pays à une corne d'abondance qui s'ouvrirait vers le nord; il en résulte que plus de la moitié du territoire mexicain est située dans la zone subtropicale sèche, à la même latitude que les grands déserts d'Afrique et d'Arabie.

L'irrigation d'innombrables terres demeurées incultes faute d'eau pose l'un des problèmes les plus sérieux qui pèsent sur le pays, car il est à

noter aussi que le Mexique est dépourvu, en outre, de grandes voies fluviales au lit profond et au régime régulier, ainsi que de dépôts lacustres d'importance.

Parmi les régions les plus éprouvées par la sécheresse, il convient de citer la partie nord-ouest, qui comprend la Péninsule de Basse Californie et l'Etat de Sonora, l'un des plus vastes du territoire. Ce dernier occupe la portion nord du versant du Pacifique. A l'ouest, son littoral, qui se déroule sur 860 kilomètres de longueur, est baigné par les eaux du Golfe de Californie. Au nord, ses terres vont jusqu'à la frontière des Etats-Unis. A l'est et au nord-est, le terrain est très accidenté, parce que coupé par plusieurs bras de la Sierra Madre occidentale, qui forment de hautes montagnes, de profonds ravins et de larges vallées généralement, orientées du nord au

sud. A l'ouest et au sud, s'étend l'énorme plaine côtière rattachée au versant du Pacifique.

Des régions montagneuses descendent vers la plaine plusieurs cours d'eau qui, après s'être frayé un passage au milieu des rochers escarpés et des gorges tourmentées, se rejoignent pour former divers fleuves qui coulent vers le Golfe de Californie en suivant la pente du versant.

La topographie variée de cette contrée est un facteur décisif des changements de climats, froids et humides dans les régions les plus élevées des sierras, tempérés sur les pentes et dans les hautes vallées, voire brûlants et secs sur le versant extérieur, zone la plus vaste. Les pluies étant rares et presque nulles en divers endroits, et l'évaporation fort rapide, surtout en été, il en résulte que le niveau des

cours d'eau diminue lentement, à mesure que ceux-ci avancent, car, une partie s'infiltre peu à peu dans les terres assoiffées et une autre s'évapore; presque tous les cours d'eau meurent avant d'arriver à leur embouchure, et ceux qui y parviennent finissent en cours divagants.

Dans les endroits humides la végétation arborescente est luxuriante; mais, celle du reste de la région est de nature désertique: cactées, salicornées, ainsi que quelques graminées et légumineuses; nopals, visnages, *pitahayas*, *mesquites* (acacia d'Amérique), *zahuaros*, etc.

La faune se compose principalement de cerfs, lapins, *coyotes* (les loups du Mexique), renards, *tigrillos* (les petits tigres d'Amérique), léopards, loups de mer et divers volatiles comestibles.

En certains points des sierras, on trouve des minerais d'or, d'argent et certains autres qui ne sont pas exploités, surtout dans la Sierra de Bacate.

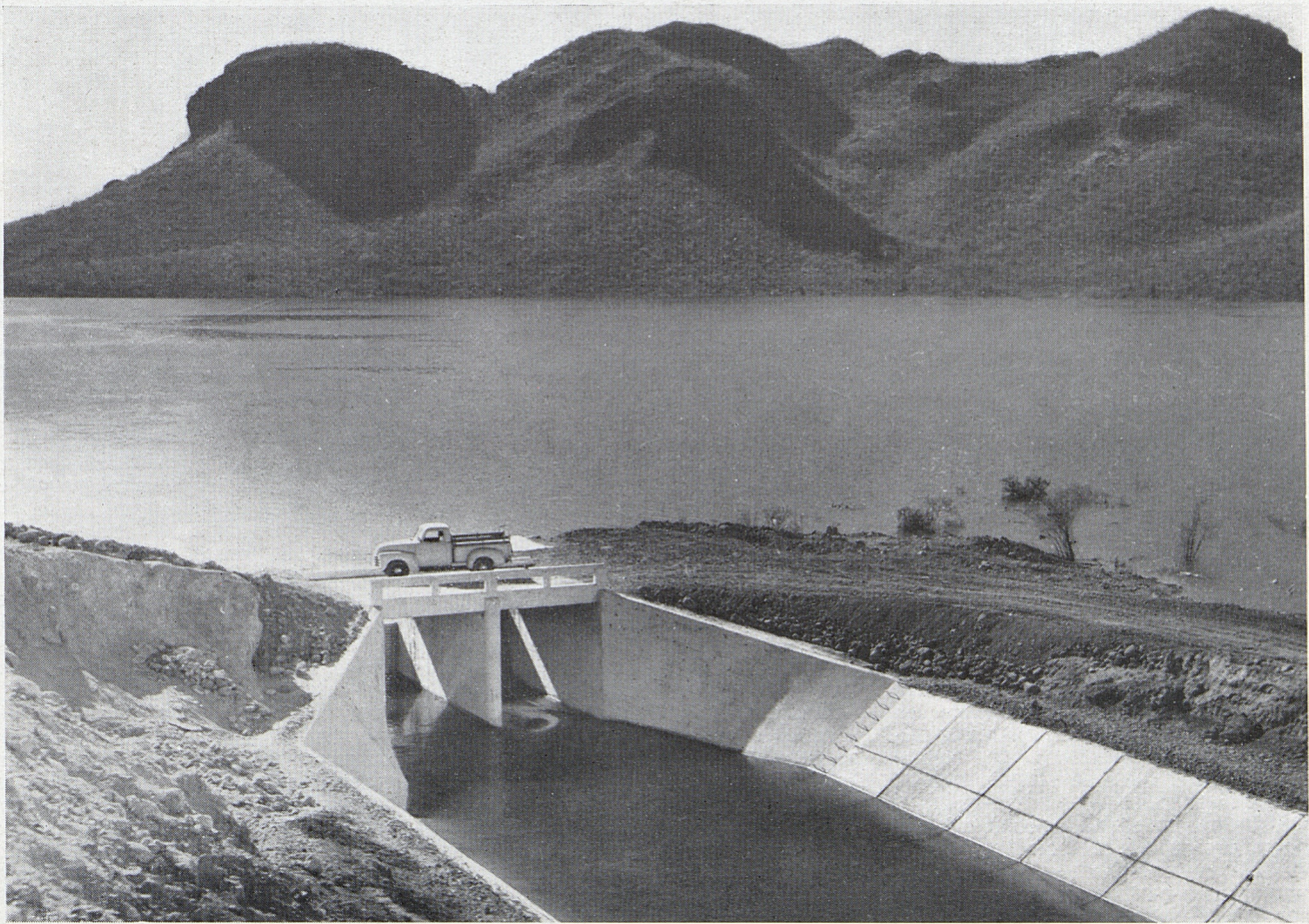
Etant donné les conditions climatiques du versant, l'agriculture y était presque nulle et les récoltes précaires jusqu'à ces dernières années. En 1928, le Gouvernement Fédéral mit sérieusement à l'étude les moyens techniques

et financiers qui permettraient de résoudre le problème de l'irrigation de cette zone en utilisant l'eau de l'un de ses fleuves.

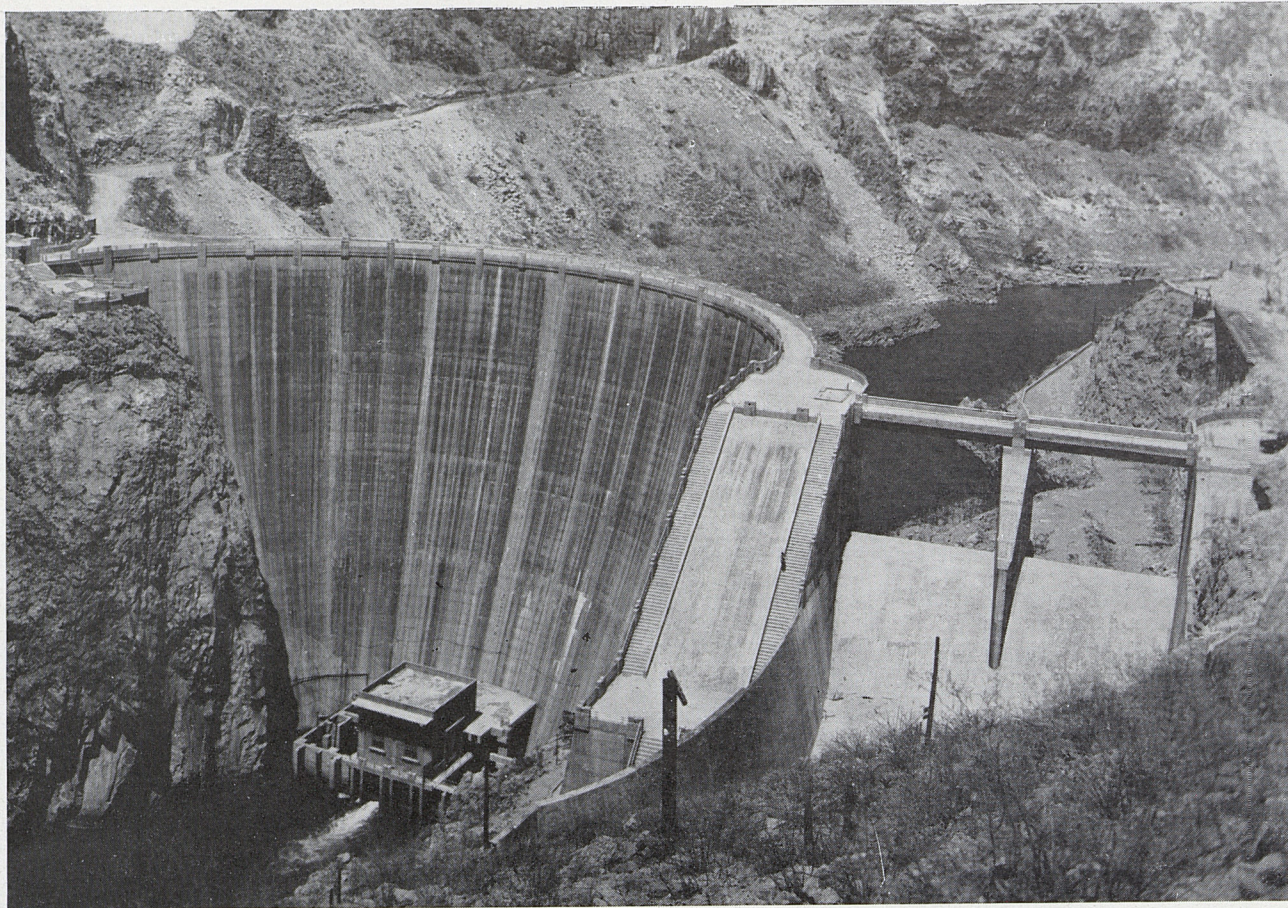
Le Yaqui, le fleuve le plus important de l'Etat de Sonora, fut choisi naturellement. Son bassin, qui s'étend sur près de 73.000 kilomètres carrés, est compris en majeure partie dans le Sonora; toutefois, il empiète sur l'Etat de Chihuahua, et une parcelle est enclavée dans l'Arizona et le Nouveau Mexique, aux Etats-Unis. Le Yaqui, sous le nom de Río Papigóchic, prend sa source dans la Sierra de Molinares, et il coule vers le nord-ouest au milieu d'agrestes cañons d'une beauté sauvage et grandiose. Puis, après avoir reçu les eaux du Río Basúchil, le fleuve décrit plusieurs boucles à travers le mystérieux décor de la Sierra Madre, et il pénètre dans le Sonora, près des mines de Dolores, sous le nom de Río Aros, pour prendre enfin celui de Yaqui, que portent les tribus riveraines et qu'il conserve jusqu'à son embouchure. Formant de larges méandres, le Yaqui reçoit l'apport du Bavispe, pénètre dans la Sierra de Sahuaripa, et est grossi par les eaux du Moctezuma. Plus bas, d'autres affluents de moindre importance se dé-

versent dans son lit et, pour finir, toujours en serpentant en de larges boucles, il se dirige vers le sud et le sud-ouest à travers la plaine côtière dénommée Vallée du Yaqui, pour déboucher dans le Golfe de Californie, à quelque 50 kilomètres du port de Guaymas, entre l'embouchure du Vieux Yaqui et la Pointe de Lobos. Plusieurs auteurs assurent que son cours a une longueur de 680 kilomètres; néanmoins, García Cubas lui en donne 838. C'est une artère d'un gros débit quasi permanent, et dont les eaux drainent des pépites d'or.

Vu la brièveté de cette étude, je ne puis indiquer que quelques-uns des principaux ouvrages ayant été aménagés pour tirer profit des eaux du fleuve. On s'est servi, tout d'abord, de simples dérivations qui parvenaient à irriguer près de 60.000 hectares, en utilisant un barrage, dit de Hornos, le canal Principal et celui de Porfirio Díaz, sur la rive gauche, ainsi que les canaux de Botancia et de Marcos Carrillo, sur la rive droite, outre la station de pompage de Tetabiate. La zone irriguée est sise au sud de l'Etat et embrasse une partie des communes d'Empalme, de Cajeme, de Vácum, de Navojoa et d'Huatabampo.



Le canal d'amont (District d'irrigation du Río Yaqui).



Barrage de La Angostura (District d'irrigation du Río Yaqui).

En 1928, la Commission Nationale de l'Irrigation a entrepris une étude approfondie en vue d'améliorer les conditions de cette zone qui a été officiellement dénommée District d'Irrigation des Colonies Yaquis, car, ainsi que je l'ai déjà dit, la population indigène est celle qui prédomine sur cette vaste étendue. Toutefois, actuellement, on l'appelle District d'Irrigation du Río Yaqui. Cette seconde étape des travaux du système — qui ont été exécutés au cours de la période comprise entre les années 1936 et 1942 — a consisté dans la construction d'un barrage à l'embouchure de La Angostura, sur le Río Bavispe, à 130 kilomètres en amont du confluent avec le Yaqui. Le Barrage de La Angostura possède un bassin de captage de 18.800 kilomètres carrés, pouvant emmagasiner 840 millions de mètres cubes. Il a été mis en service en 1942. Outre le barrage, le canal principal a été élargi et les dérivations des canaux primitifs des Colonies Yaquis ont été modernisées. Grâce à ces ouvrages, on a pu irriguer 10.000 hectares sur la rive droite et 116.355 sur la gauche, soit une superficie totale de 126.355 hectares.

Plus tard, entre 1947 et 1952, le Ministère des Ressources Hydrauliques a étendu son réseau d'irrigation par la construction du Barrage Alvaro Obregón, dont l'écluse est située sur le cours du Yaqui, à l'embouchure d'Oviachic, à 40 kilomètres de Ciudad Obregón. Ce barrage dispose de deux prises d'extraction : la prise d'aval, sur la rive droite, et la prise d'amont, sur la rive gauche.

La prise d'aval déverse ses eaux dans le lit du fleuve; une partie d'entre elles arrivent au canal latéral de la rive droite au moyen du barrage de dérivation de Jecatacari. Ces eaux alimentent, en outre, les canaux de Botancica et de Marcos Carrillo. Les trois canaux irriguent l'aire des Colonies Yaquis, les basses terres du District et celles qui sont situées sur ce bord du fleuve. De plus, grâce au barrage de dérivation de Hornos, le canal principal et le canal latéral occidental de la rive gauche, sont alimentés. La prise d'aval permet d'exploiter 117.000 hectares de terres.

La prise d'amont, sur la rive gauche, alimente le canal d'amont et est utilisée pour 103.000 hectares. Le Barrage Alvaro Obregón a été construit

en vue d'irriguer 220.000 hectares et pour produire 125.000.000 de kilowatts-heure par une centrale hydro-électrique installée au pied de l'écluse. Son bassin de captage est de 70.000 kilomètres carrés et le réservoir peut emmagasiner 3 milliards de mètres cubes.

Le réseau dispose, en outre, de deux canaux dénommés Canal d'Aval et Canal d'Amont. Le premier est alimenté par les eaux du barrage de dérivation de Hornos et irrigue 120.000 hectares de la rive gauche; le Canal d'Amont part du Barrage Alvaro Obregón et est utilisé pour irriguer 90.000 hectares de terres de cette rive, lesquelles, étant très élevées, ne sauraient être irriguées par le Canal d'Aval.

Il y a lieu d'ajouter également que 36 puits ont été forés et équipés de pompes et de moteurs de façon à permettre l'irrigation de 5.000 hectares.

Pour mettre en état de marche tout ce réseau d'irrigation du District, il a fallu construire des ouvrages d'art très importants, tels que tunnels, digues, syphons, etc., qui ont nécessité une main-d'œuvre nombreuse ainsi que de grosses sommes d'argent, et pris beaucoup de temps.

Les dépenses du Ministère des Ressources Hydrauliques s'élèvent à 446.430.562 pesos; toutefois, les bénéfices obtenus ont été également considérables. On peut affirmer que, grâce à l'utilisation des eaux du Barrage Alvaro Obregón (2 milliards 300 millions de mètres cubes par an) et de celles extraites du sous-sol au moyen de puits, on pourra cultiver près de 240.000 hectares de terres, situées entre 10 et 70 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans une zone au climat torride et sec, aux longs étés où le thermomètre marque 40 et 43° à l'ombre, et aux hivers rigoureux où l'on relève des températures de -2 et -5°, la moyenne annuelle de précipitation des pluies étant de 250 mm, voire de 120, et l'évaporation de 2.600 mm.

Bien que les méthodes de culture y soient encore très primitives — car le groupe des Indiens Yaquis se montre très rétif à modifier ses coutumes ancestrales — le District d'Irrigation du Río Yaqui est aujourd'hui une zone prospère, en pleine production, où l'on récolte blé, maïs, haricots, riz, linette, *jitomate* (la tomate du

Mexique), légumes, agrumes, sésame, coton, plantes fourragères (luzerne et autres variétés). La production est actuellement suffisante pour satisfaire les besoins locaux de l'Etat; de plus, comme elle augmente d'année en année — ainsi qu'on le verra par la suite — on espère qu'elle produira bientôt assez pour fournir une partie de la consommation du Mexique.

Une superficie de 68.677 hectares, du District d'Irrigation a été fractionnée en vingt *ejidos* habités par 5.260 travailleurs agricoles. Les princi-

pales localités de la Vallée du Río Yaqui sont : Ciudad Obregón (65.000 habitants), Esperanza (6.000) et Pueblo Yaqui (3.500).

Le District est relié au reste du Mexique et aux Etats-Unis par le Chemin de fer du Pacifique-Sud et par la route internationale. Ciudad Obregón possède un aéroport et des services réguliers de télécommunications.

Les surfaces irriguées et la valeur des récoltes, au cours des sept dernières années, se présentent comme suit :

Année	Surfaces irriguées (en hectares)	Valeur de la récolte (en pesos)
1951	139.772	217.629.768,09
1952	126.713	195.646.820,98
1953	126.081	211.353.739,68
1954	154.427	397.575.820,77
1955	209.109	430.860.524,34
1956	213.232	431.774.716,76
1957	220.588	470.343.324,00



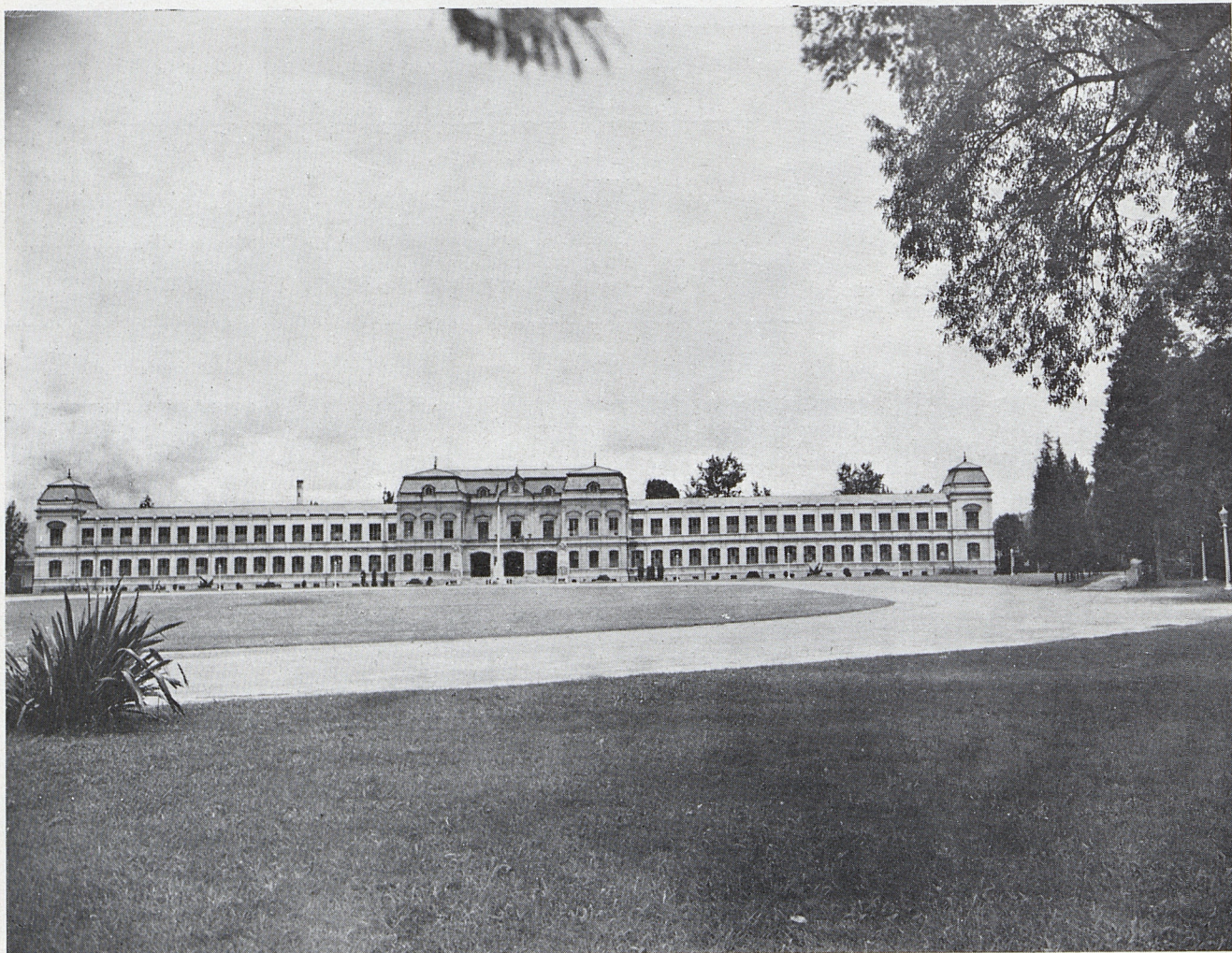
Le canal d'amont (District d'irrigation du Río Yaqui).

L'HISTOIRE DU COLLÈGE MILITAIRE DU MEXIQUE

par le Général de Division Tomás SÁNCHEZ HERNÁNDEZ

Chef d'Etat-Major de la Défense Nationale,

Ancien élève de l'Ecole d'Application d'Artillerie de Fontainebleau et de l'Ecole Supérieure de Guerre de Paris



Le Collège Militaire du Mexique.

DANS la nuit du 15 septembre 1810, Miguel Hidalgo avait proclamé l'Indépendance du Mexique, entraînant à sa suite des colonnes d'Insurgents avides de liberté. Mais, il fallait organiser et instruire les troupes. La voix d'Ignacio López Rayón s'éleva pour réclamer la création d'un Centre de Préparation Mili-

taire où auraient été formés les jeunes volontaires susceptibles de devenir officiers, mais qui n'avaient encore reçu d'autre enseignement que celui de la rude école des champs de bataille. Des tâches plus urgentes ne permirent pas, alors, de réaliser cette initiative.

Il fallut attendre le 12 janvier 1822

pour que la catégorie de cadet (aspirant) fût instituée dans les corps de troupe. Persuadé de la nécessité de disposer d'écoles militaires, le maréchal de camp Diego García Conde demanda au Gouvernement de la Nation qui venait d'obtenir son indépendance, de réunir les cadets de toutes les garnisons en vue d'unifier



Revue des élèves du Collège Militaire.

leur instruction. Cette requête fut agréée et, vers le milieu de l'année 1822, un Règlement provisoire organisait la vie du Collège Militaire du Mexique.

Cet établissement d'éducation occupa d'abord la Forteresse de Perote (Veracruz), puis l'ancien couvent des Bethlémites, le palais ayant abrité l'Inquisition et la caserne de San Lucas.

Vers 1834, le général José Joaquín Herrera, Ministre de la Guerre, décidait de transférer le siège du Collège Militaire au château de Chapultepec, dans le parc voisin de Mexico. Cette demeure fut le théâtre de scènes héroïques, en particulier pendant la guerre de 1847 avec les Etats-Unis. A cette époque, de puissantes colonnes ennemies s'approchaient de la capitale en brûlant les étapes; elles avaient pour objectif le rocher de Chapultepec, sur lequel se dressait le Collège Militaire où une centaine de jeunes gens poursuivaient leurs études. Le 13 septembre, les assiégeants passèrent à l'attaque de la forteresse. Les cadets avaient été autorisés à quitter la place; pourtant, pas un seul de ces adolescents n'eut l'idée d'abandonner les murs entre lesquels ils avaient bercé tant d'illusions. L'artillerie démolissait bientôt les grosses murailles de la redoute, ses ouvrages défensifs, tout ce qui offrait quelque résistance. Néanmoins, rien ne put abattre la volonté inébranlable de ces jeunes gens qui s'apprétaient à vendre chèrement leur vie. Vicente Suárez, Agustín Melgar, Fernando Montes de Oca,

Francisco Márquez, l'un après l'autre, les héroïques défenseurs de la forteresse tombèrent sous un feu meurtrier. Juan Escutia, empoignant le drapeau mexicain, enjamba le parapet pour se jeter dans le vide, afin de ne pas voir un tel trophée tomber entre les mains de l'adversaire. Enfin, le lieutenant Juan de la Barrera, qui avait résisté jusqu'au dernier moment, vint s'écrouler dans l'ouvrage dit « El Hornabeque », qu'il défendait. La nation mexicaine conserve toujours vivant le souvenir de l'exemple glorieux donné par la mort de ces jeunes héros (« Los niños Héroes »).

La vieille forteresse était restée quelque temps silencieuse au milieu de ses ruines. Après d'urgentes réparations, le Collège Militaire s'y réinstallait, en 1849. S'étant vu décerner la Médaille de la Paix, en 1856, « pour son attitude généreuse au service du gouvernement légitime de la Nation », le Président Ignacio Comonfort lui remettait, en 1857, la Médaille de la Patrie « pour récompenser l'application et la bonne conduite de ses élèves ».

De 1863 à 1867, sous le régime de Maximilien, le Collège Militaire devait disparaître. Mais, à la victoire de la cause républicaine, le Président Benito Juárez s'empressa de rétablir cette école, par décret du 7 décembre 1867.

Les dirigeants du Mexique tournaient leurs regards vers l'avenir du

pays et cherchaient à avoir une Armée moderne. Au Collège Militaire, les cadets étudiaient les nouvelles spécialités des différentes armes.

Après la Révolution de 1910, le Collège Militaire eut une autre occasion de prouver sa loyauté : pendant la « Decena Trágica », le matin du 9 février 1913, un détachement d'élèves-officiers fit escorte, sous les balles, au Président Francisco Madero, depuis le château de Chapultepec jusqu'au Palais National.

En 1914, le Collège Militaire fermait ses portes pour quelque temps. Cependant, le Gouvernement pré-constitutionnel de Venustiano Carranza ouvrit plusieurs écoles d'application, dont la principale fut l'Académie d'Etat-Major, créée sur le modèle du ci-devant Collège Militaire. Enfin, le 5 février 1920, le Président Carranza inaugurait, à Popotla, le nouveau Collège Militaire.

Aujourd'hui, le drapeau de l'école arbore les plus hautes distinctions. Dans la salle d'honneur sont déposés les étendards des Nations sœurs, qui furent remis officiellement par les Délégations des Ecoles militaires de l'Amérique Latine, à l'occasion du premier centenaire de l'épopée de Chapultepec. En 1947, le Président Miguel Alemán avait désigné le Collège Militaire pour être le dépositaire des restes des Niños Héroes, lesquels, placés dans des urnes d'or, furent



L'assaut de Chapultepec (1847) — Lithographie de Nebel.

exposés dans la salle des drapeaux jusqu'au 13 septembre 1952. A cette date, les urnes furent transférées dans un magnifique mausolée, au pied de la colline de Chapultepec.

En vertu d'une loi du Congrès de l'Union, promulguée le 29 décembre 1949, le Collège Militaire a reçu le titre d'héroïque, pour rendre hommage à ses mérites et à sa loyauté.

Les candidats au Collège Militaire doivent être célibataires, âgés de

15 ans au moins et de 20 ans au plus. Ils doivent avoir suivi avec succès l'enseignement secondaire ou préparatoire et obtenu une très bonne note de conduite dans l'établissement où ils étudiaient.

Après un examen médical et un test psychologique (méthode du Dr Otis), les candidats subissent une série d'épreuves orales et écrites sur les matières suivantes : espagnol, notions de physique et de chimie, mathématiques, géographie générale

et géographie du Mexique, histoire générale et histoire du Mexique.

Sur demande de leur Gouvernement ou des Agents diplomatiques du Mexique, des étudiants étrangers peuvent être admis à l'école dans les mêmes conditions que les élèves mexicains. Toutefois, ils ne sont pas tenus de servir dans l'Armée mexicaine, bien qu'étant soumis aux formalités administratives et à la même discipline pendant leur séjour dans cet établissement.



Le château de Chapultepec — Petite façade donnant sur le parc.
(Photo Viollet.)

Faits, Œuvres, Personnes

Message du Président des États-Unis du Mexique M. Adolfo López Mateos

LE Président Constitutionnel du Mexique, M. Adolfo López Mateos, dans son discours d'investiture prononcé devant le Congrès le 1^{er} décembre 1958, a dit notamment :

« Dans le domaine international, le Mexique a maintenu et maintiendra une position compréhensive en regard des problèmes humains, et il soutiendra une doctrine — la doctrine du Mexique — concernant les relations entre les peuples : lutte pour la concorde, la coopération et la paix dans la justice, pour la non-intervention et pour le respect réciproque des nations.

« Notre politique extérieure répond à notre évolution interne; nous la ratifions et, nous le répétons, elle deviendra un instrument qui facilitera notre essor en général. Conscients de ce que nous ne vivons pas isolés, et que nous ne saurions vivre ainsi, nous déclarons qu'il existe des principes que la civilisation se doit de maintenir; qu'il y a de par le monde des peuples qui doivent s'entr'aider, et, dans la société humaine, des droits qui doivent être exercés intégralement.

« Nous continuerons de tenir les engagements que nous avons contractés en toute souveraineté. Si les convenances du Mexique où une nette conscience de solidarité humaine nous conseillaient de souscrire à de nouveaux accords internationaux, nous nous conformerions strictement aux prescriptions de notre Constitution.

« En tant que membre de diverses organisations internationales, le Mexique assumera la part de responsabilités qui lui revient dans l'œuvre tendant à bâtir un monde où la paix, basée sur les plus hautes valeurs morales, permettra à la collaboration entre les États de rendre de meilleurs résultats.

« Le monde traverse une crise de croissance inquiétante. A treize ans de distance, nous nous apercevons que la seconde guerre mondiale a résolu à peine quelques-uns des problèmes qui l'avaient provoquée, mais qu'elle a laissé malheureusement sans le résoudre, le plus grave et le plus profond d'entre eux : la coexistence dans la liberté.

« Depuis lors, le monde a avancé entre deux périls : le maintien de la trêve armée sur le simple équilibre militaire et politique des puissances, ou l'acceptation d'un conflit armé universel, qui pourrait voir sombrer la civilisation du genre humain.

« Notre pays sait parfaitement bien ce que l'un quelconque de ces dangers représenterait pour lui. Pacifique par vocation, il a fait et continuera de faire tout son possible — avec la ferme conviction que nul ne saurait renoncer à la justice et à l'indépendance — pour que la paix puisse être organisée de façon durable, sans hégémonies agressives ni interventions intolérables.

« D'où notre décision de participer, de plus en plus intensément, aux travaux des institutions créées en vue d'instaurer, de maintenir et de promouvoir un régime de droit et de progrès collectif : les Nations Unies et, en ce qui concerne notre hémisphère, l'Organisation des États Américains.

« La paix est indivisible. Et elle est indivisible non seulement sur le plan politique, mais encore dans les domaines économique, social et culturel.

« En étant persuadés, nous nous efforcerons de renforcer les moyens d'assistance réciproques entre les



M. le Président López Mateos.

peuples, tant sur le plan universel que dans la sphère régionale de ce Continent.

« Notre action internationale se conformera donc à deux règles fondamentales : ne rien accepter qui puisse porter atteinte à notre souveraineté et ne pas refuser notre concours à tout effort susceptible de favoriser la concorde entre les pays et de relever les conditions de vie des individus.

« Notre développement tend de plus en plus à atteindre les objectifs de la Révolution Mexicaine : relèvement constant du niveau de vie du peuple, en vue d'obtenir une plus grande liberté, davantage d'instruction et de bien-être, en tant qu'attributs de la dignité de l'homme,

laquelle fait l'objet essentiel des institutions sociales.

« Les origines et les vœux de notre peuple résident dans sa révolution historique, à partir de l'Indépendance jusqu'à nos jours; précisément dans notre Révolution et rien qu'en elle.

« Notre développement a franchi différentes étapes, quant à son ampleur, sa rapidité et ses conséquences. Le Gouvernement veut que soit maintenue une marge d'accroissement permettant d'absorber l'expansion démographique et d'améliorer la situation des secteurs qui manquent de presque tout. Pour arriver à ce stade, nous devons soutenir les investissements à un taux adéquat et en temps opportun, afin de faire concorder la répartition des charges avec la participation des bénéficiaires, pour que ceux qui, par leur effort, contribuent à la production et à la création de l'épargne, reçoivent une compensation équitable.

« Les Mexicains devront parvenir à un plus grand essor sur la base de la stabilité de leur monnaie. Nous devons produire et exporter davantage, revigorer notre commerce extérieur, limiter nos importations, maintenir l'équilibre de notre budget et la solidité de notre crédit, renforcer nos moyens de paiement à l'étranger.

« Nous devons lutter pour que le progrès soit général et équilibré, en veillant à ce que la richesse ne soit pas concentrée dans quelques mains, pour certaines activités, ou limitée à quelques régions.

« Selon la composition et l'accroissement de la population, nous pourrions à son emploi progressif et à l'augmentation de sa consommation en fonction de ses besoins. Le travail collectif doit produire l'épargne, en vue d'accroître les investissements et de favoriser le développement économique.

« Il faut des capitaux qui fournissent des sources de travail et un plus grand emploi de la main-d'œuvre; toutefois, ils doivent être utilisés avec mesure. Nous devons obtenir que les gros bénéficiaires soient réinvestis au Mexique, dans l'intérêt du pays, et nous encouragerons sans cesse l'initiative et l'effort privés qui agiront ainsi.

« A tous les degrés de l'enseignement, nous préparerons mieux l'enfance et la jeunesse, afin qu'elles sachent ce qu'elles doivent faire dans leur propre intérêt et dans celui de la collectivité, et pour qu'elles puissent le faire bien.

« Nous devons avoir pour but de fournir, grâce à notre système d'instruction, une préparation technique pour le plus grand nombre, et nous améliorerons constamment l'organisation actuelle de l'enseignement technique.

« Nous soutiendrons les travaux éducatifs au niveau des premier et second degrés, afin que tout le monde, si possible, ait accès à l'instruction primaire, et le plus grand nombre à l'enseignement secondaire, sans négliger pour autant l'enseignement supérieur et la recherche.

« L'Instruction Publique est l'une des principales préoccupations nationales. Tout d'abord, nous nous efforcerons d'améliorer la qualité des enseignements, en adaptant d'une façon moins théorique les programmes aux besoins réels de notre peuple, et en modernisant, dans la mesure du possible, les méthodes et les procédés.

« Nous accorderons une attention particulière à trois questions : l'augmentation de rendement des Ecoles Normales actuelles et la création de nouveaux établissements en province, afin de pouvoir disposer chaque année d'un plus grand nombre de professeurs bien préparés; le développement de l'instruction technique des paysans et l'accélération de l'apprentissage des ouvriers. A cet effet, il est indispensable de multiplier le nombre d'auxiliaires qualifiés pour le travail réclamé par l'industrialisation et la mise en valeur de nos ressources nationales.

« Nous continuerons d'apporter un soutien ferme et croissant à l'Université Nationale Autonome et à l'Institut Polytechnique National, qui ouvrent d'importantes perspectives dans les domaines de la recherche scientifique, de l'enseignement supérieur et de la formation

technique de nos compatriotes. Mais, en même temps, nous nous attacherons à ce que le District Fédéral n'absorbe pas la plupart des vocations et des mieux préparées.

« Le pays constitue un tout et son progrès doit donner un ensemble harmonieux. Nous rechercherons donc la façon de relever le niveau des études en général et de l'enseignement technique dans les établissements scolaires des Etats de la Fédération. Il existe en province un noble désir de perfectionnement (et l'on est de plus en plus apte à y parvenir) que nous ne cesserons d'encourager.

« L'Instruction Publique exige un effort à l'échelon national. Tous les Mexicains et, en particulier, ceux qui possèdent des moyens financiers, devront prouver leur civisme en faisant les sacrifices personnels ou collectifs souhaitables, afin d'augmenter les fonds que l'Administration destine à satisfaire l'un des plus grands droits des humains : celui de s'instruire pour vivre.

« Dans tout notre système d'enseignement, nous développerons le caractère et l'énergie afin de former des hommes conscients de leurs devoirs, responsables envers les autres, envers leur famille et envers la Patrie.

« Grâce à un programme minutieusement étudié, nous orienterons la construction, la mise en chantier et l'entretien des travaux publics d'intérêt général.

« Au moyen de ces travaux publics, nous stimulerons les efforts des Mexicains en vue de multiplier les sources de travail et d'encourager l'économie pour améliorer l'existence de la population. Les bénéfices que nous en tirerons augmenteront la capacité de production du peuple, renforceront l'économie rurale qui soutiendra l'industrialisation, ravitaillera la consommation nationale et accélérera le processus économique. Les nouvelles terres labourables seront exclusivement remises aux vrais paysans, aux collectivités agricoles et aux petits agriculteurs.

« Le Pouvoir Exécutif a élaboré un plan d'action coordonnée entre le Gouvernement Fédéral, les Gouvernements des Etats, les Municipalités et les milieux économiques, qu'ils exécuteront au plus tôt avec le concours des Conseillers au Plan.

« Notre but doit être de créer l'abondance, unique solution à nos problèmes économiques et sociaux. Les restrictions que nous maintiendrons ou que nous établirons à n'importe quel échelon de l'économie, parviendront à corriger et à mieux canaliser, en faveur des masses, la production, la distribution et la consommation.

« Nous introduirons des réformes dans l'Administration Publique, en adaptant celle-ci à la réalité actuelle du pays. A cette fin, nous soumettrons aux Chambres Législatives les projets de loi y afférant.

« Au cours de son histoire, le Mexique a engendré un climat social de concorde, de liberté et de paix. La liberté ne peut s'épanouir que dans l'ordre. La liberté sans ordre est anarchie et l'ordre sans liberté, dictature.

« Nous ne ferons rien et nous ne laisserons rien faire à l'encontre des lois ou en marge de celles-ci. Nous, peuple et Gouvernement, devons nous y soumettre, car elles constituent la synthèse de notre histoire, résument l'enjeu de nos luttes, garantissent notre présent et afferment notre devenir.

« Nous avons reçu la direction de l'Administration Publique des mains du Président Adolfo Ruiz Cortines, qui a marqué son régime par l'exemple constant du travail et du patriotisme. Le peuple a su lui exprimer sa gratitude par de chaleureuses manifestations, sans cesse renouvelées. Le Gouvernement auquel nous succédons a su franchir, avec efficacité, dignité et honnêteté, une étape fructueuse pour le développement du pays.

« La Révolution Mexicaine, qui a créé la grandeur du Mexique actuel et l'a modernisé, offre de larges perspectives pour évaluer maintenant les problèmes du pays et leur apporter des solutions nouvelles. Avant d'autres pays, le Mexique a puisé dans sa Révolution les règles de sa transformation sociale et le dessein de son grand essor.

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE NATIONAL DU MEXIQUE, A PARIS

C'EST en 1928 que l'éminent compositeur mexicain Carlos Chávez, désireux de doter son pays d'un orchestre permanent tel que l'exigeait le développement de plus en plus grand de la musique au XX^e siècle, créa l'Orchestre Symphonique National du Mexique sous la dénomination d'Orchestre Symphonique de México. Pendant près de vingt ans, il en fut à la fois le chef et l'animateur dynamique et inlassable. En effet, pendant cette période, l'orchestre joua plus de 300 œuvres, dont 250 en premières pour l'Amérique Latine et 88 en premières mondiales.

Mais, si Carlos Chávez a été son premier chef permanent, l'Orchestre se produisit également sous la baguette de maîtres prestigieux de l'étranger, invités à venir le diriger. C'est ainsi qu'il accueillit tour à tour Stravinsky, Hindemith, Milhaud, Goossens et Copland, Ansermet, Beecham, Golschmann, Klemperer, Mitropoulos, Monteux, Stokowski et Wallenstein. Plus tard, sous la direction permanente de José Pablo Moncayo, l'orchestre devait accueillir comme invités : Luis Herrera de la Fuente, Carlos Chávez, Clemens Krauss, Sergiu et Georg Solti.

Réorganisé dans le cadre de l'Institut National des Beaux-Arts sous son appellation actuelle d'Orchestre Symphonique National du Mexique, l'ensemble et son nouveau Chef, M. Luis Herrera de la Fuente, s'attachent à élargir toujours plus le répertoire de musique contemporaine et à faire connaître les compositeurs mexicains hors de leur pays. Car, si l'Orchestre avait une large audience au Mexique, il lui restait à se produire au-delà de ses frontières. C'est ce qu'il a fait à l'automne 1958. Après une tournée aux Etats-Unis, l'Orchestre Symphonique National du Mexique a gagné l'Europe. Avant de rejoindre Bruxelles, où il devait jouer les 15 et 16 septembre, à l'occasion de la Fête Nationale du Mexique, dans le cadre des concerts organisés par l'Exposition Internationale, l'Orchestre, composé de 96 exécutants, sous la direction de Luis Herrera de la Fuente et avec le concours du virtuose Henryk Szeryng en soliste, a donné Salle Pleyel à Paris, le 13 septembre, un concert consacré exclusivement à la musique mexicaine contemporaine.

Le programme du concert, qui a obtenu un très vif succès, comportait : Huapango, de José Pablo Moncayo ; le Concerto en mi mineur, de Manuel

M. Ponce ; Sensemaya et Redes, de Silvestre Revueltas, et la Symphonie indienne, de Carlos Chávez.

On appelle huapango les fêtes populaires de la région côtière des Etats de Veracruz et de Tamaulipas, ainsi que celles de la zone Huasteca d'Hidalgo et de San Luis Potosi. Le huapango est aussi une danse d'une très grande richesse rythmique, dont les « taconeos » ont des variations infinies. Le compositeur s'est inspiré des huapangos du port d'Alvarado, qui ont conservé un style très pur.

Le Concerto en mi mineur (1942-1943) est une des dernières œuvres de Manuel Ponce. Tout imprégnée du folklore mexicain, cette œuvre a été écrite pour le violoniste Henryk Szeryng, à qui elle est dédiée et qui en assurait la partie pour solo.

Les deux œuvres de Silvestre Revueltas (1899-1940), qui avaient trouvé place dans le concert, appartiennent à la série de celles que le compositeur accepta d'écrire pour le cinéma. La première a été composée pour le film « Redes », au cours des années 1934-1935. Marquée d'un puissant caractère national, elle reflète profondément l'ambiance dramatique dans laquelle se déroulent les principales scènes du film. Mais, véritable poème symphonique, elle est plus qu'un sim-

ple commentaire musical des images qui passent sur l'écran. Grâce à son intensité d'expression et à la maîtrise de sa facture, elle a acquis une valeur musicale indépendante du film pour lequel elle avait été primitivement créée.

Revueltas a composé la deuxième de ses œuvres, Sensemaya, en s'attachant à l'argument du ballet relatant une scène de sorcellerie du rite afro-cubain et en se servant principalement des sonorités des bois « pour calmer le serpent ». L'instrumentation tout autant que les contrastes qui la marquent portent le sceau de la vigoureuse personnalité du compositeur. Celui-ci, qui préférait habituellement les petits ensembles instrumentaux, a opté, dans cette œuvre, pour un grand orchestre très caractéristique comprenant deux flûtes, deux petites flûtes, deux hautbois, un cor anglais, trois clarinettes, une clarinette basse, trois fagots et un contre-fagot ; quatre cors, quatre trompettes, trois trombones et un tuba ; des timbales, un piano, l'instrument à cordes habituel et une batterie d'instruments à percussion comportant un xylophone, des clefs, des maracas (alebasses remplies de cailloux), un güiro, une crécelle, un tambourin, une grosse-caisse, des tams-tams (grand et petit), des cymbales, des gongs (grand et petit),



Le maître Herrera de la Fuente dirigeant l'Orchestre.

un glockenspiel et le registre céleste de l'orgue.

La Symphonie Indienne, composée par Carlos Chávez en décembre 1935, au cours d'un voyage aux Etats-Unis, est la première œuvre dans laquelle ce compositeur introduit les mélodies indigènes. Il s'est ainsi exprimé à ce sujet :

« La musique indigène du Mexique est une réalité de la vie quotidienne, et c'est aussi une réalité en tant que musique. Ce n'est pas seulement — comme on pourrait le penser — un bon

prétexte pour satisfaire l'oisive curiosité des intellectuels ou pour fournir des indications plus ou moins importantes à l'anthropologie. Actuellement, l'art indigène du Mexique est la seule manifestation vive de la race qui constitue les 3/4 environ de la population. Les traits caractéristiques de la musique indigène ont pu résister à quatre siècles de contact avec l'expression musicale européenne. En somme, alors qu'il est exact que le contact avec l'art européen a produit un art mixte au Mexique, lequel se

développe continuellement, l'art indigène pur reste très vivant. Ce fait permet d'en mesurer la puissance... J'ai écrit cette Symphonie Indienne parce que c'est la première musique que j'ai entendue en entrant dans la vie et qu'elle a contribué, par la suite, à entretenir mon goût et ma sensibilité musicale. »

A la suite des concerts donnés à Paris et à Bruxelles, l'Orchestre Symphonique National du Mexique s'est fait entendre à Londres, avant de s'en retourner au Mexique.

L'ŒUVRE DU MAÎTRE JULIAN CARRILLO

par Jean-Étienne MARIE

UNE exposition de quinze pianos différents — à tiers, quart, cinquième... seizième de ton — vient de se tenir à Gaveau. Beaucoup de musiciens qui sont allés la voir, ont été extrêmement intéressés. Mais devant la nouveauté de ce qui était proposé à leur attention, beaucoup également se sont dit : « Comme c'est curieux, comme c'est étrange... A quoi cela sert-il ? ».

C'est à cette question que je voudrais répondre, tout en décrivant brièvement l'œuvre de Julián Carrillo.

Au départ de cette œuvre, une expérience acoustique fondamentale réalisée par les moyens les plus humbles : une corde de violon et le tranchant d'un canif, la découverte d'harmoniques de plus en plus éloignées de la fondamentale jusqu'à obtenir celle qui donne le seizième de ton. Par cette expérience, Julián Carrillo découvrait un monde sonore extrêmement neuf et, pratiquement, illimité.

Pour explorer ce monde de l'au-delà du demi-ton, se lancer dans l'inconnu sans aucune règle eut été folie. Lorsqu'en 1948 les musiciens sériels ont obtenu, grâce à l'électronique, la possibilité d'explorer toute la gamme des fréquences, ils ont, eux aussi, adopté un certain nombre de principes pour se frayer un chemin dans l'univers sonore qu'ils voulaient découvrir. Les règles adoptées par Julián Carrillo découlent de la conscience qu'il a acquise d'une disparité foncière entre la gamme des musiciens et celle des physiciens. Les théoriciens de la musique s'efforcent toujours de rapporter les faits musicaux aux faits physiques ; ce faisant, ils distordent la réalité. En retrouvant celle-ci, Julián Carrillo apporte une libération et authentifie toutes sortes de gammes, toutes sortes d'échelles nouvelles, aussi naturelles, ou plus exactement aussi artificielles que notre gamme majeure ou mineure.

Songe-t-on aux richesses ainsi offertes aux compositeurs ? L'échelle des 12 demi-tons permet d'utiliser des centaines de modes dotés chacun d'un caractère particulier et dont un seul d'entre eux a suffi à alimenter toute la musique, de Monteverde à Wagner. Il faut toutefois considérer dans la musique un processus d'accélération comparable à celui des sciences : en soixante ans, la musique contemporaine a exploré un domaine modal très vaste et très varié ; elle a assimilé un grand nombre de folklores basés sur ces modes. Par ailleurs, et parallèlement, elle poussait ses recherches dans le sens d'une organisation nouvelle de l'ensemble des 12 demi-tons (total chromatique) qui, théoriquement infini, s'avérait assez uniforme et faisait aspirer les jeunes compositeurs à un au-delà du demi-ton.

C'est pourquoi l'œuvre de Julián Carrillo vient trouver sa juste place dans ce milieu du XX^e siècle, si riche en tentatives nouvelles.

Dans sa recherche de l'horizon musical futur, Julián Carrillo a dû s'attaquer de front à trois ordres distincts de problèmes : théorie musicale, facture instrumentale et création d'œuvres nouvelles.

Théorie musicale.

Le problème d'une théorie musicale aussi nouvelle revêt

deux aspects. L'un est de nature à la fois acoustique et harmonique ; l'autre consiste en l'invention d'un système d'écriture adéquat aux musiques proposées.

Les divers théoriciens de la musique partent tous du fait de la résonance d'un corps, caractérisé par la variation subtile d'un certain dosage d'harmoniques venant se superposer à une fondamentale. De là cette recherche des harmoniques génératrices d'intervalles d'où l'on veut faire découler les gammes utilisées par les musiciens. Julián Carrillo constate combien l'oreille humaine est plus subtile que l'entendement des rhéteurs du monde musical et, par ailleurs, il perçoit le hiatus qui sépare le monde musical réel des systèmes proposés. Il opte pour le réel musical et il renonce à référer le plaisir de l'oreille à des lois acoustiques. Il constate alors combien s'est imposée la pratique du tempérament qui gauchit la vérité physique au profit d'un empirisme pratique qui a donné



Le maître Julián Carrillo.

naissance à d'immortels chefs-d'œuvre, et il en propose un emploi généralisé, qui trouve sa limite dans le seul pouvoir de dissociation de l'oreille entre deux hauteurs sonores.

Il appartiendra aux compositeurs de l'avenir de défricher cet immense domaine dont Julián Carrillo a, en quelque sorte, relevé la carte : chacune des échelles nouvelles contient des centaines de modes distincts ayant chacun leurs lois harmoniques qu'il faudra découvrir et qui permettront un travail fécond de création.

Nous avons dit « relever la carte d'un nouveau monde sonore ». Encore fallait-il pouvoir décrire et noter des observations ; il fallait inventer des symboles nouveaux. De là cette quête d'une nouvelle écriture. Notre écriture actuelle est partie du geste de la main dessinant des courbes pour rappeler aux chanteurs la mélodie qu'ils devaient interpréter. Ces gestes furent consignés dans des manuscrits, puis référés à une certaine hauteur représentée par une ligne... Au cours des siècles cette écriture s'est enrichie, s'est rendue plus complexe... Son symbolisme a créé un certain hermétisme de la musique que Stéphane Mallarmé enviait et voulait retrouver pour cette poésie rare qu'il désirait tant mettre à l'abri du premier regard venu :

« O fermoirs d'or des vieux missels... »

Julián Carrillo, aux systèmes complexes de références chargés d'histoire, propose que l'on substitue une sorte de système métrique qui, par son caractère simple et rationnel, arriverait à mettre toute musique à la portée de tous. La tentative, si elle réussissait, apporterait une libération qui, dans l'esprit de son auteur, serait comparable à celle fameuse en un autre domaine de 1789.

Facture instrumentale.

Ces sons nouveaux obtenus au canif sur une corde de violon, il était nécessaire de les obtenir par des moyens moins frustrés. D'où l'élaboration d'instruments nouveaux — guitare à quart de ton, harpes à tiers et seizième de

ton, instruments de cuivre ou de bois — permettant d'obtenir diverses subdivisions du ton ; enfin, cette étonnante série de 15 pianos « transformadores », dont chacun offre une succession d'intervalles différents, indispensable instrument de travail pour le compositeur qui veut, à la suite de leur inventeur, méditer et créer une œuvre musicale avec des sons jusqu'alors inouïs.

Création.

A côté de compositions écrites dans le système classique, Julián Carrillo nous a offert un certain nombre d'œuvres nouvelles. Le quatuor, qu'il a exécuté à la Sorbonne, le 29 octobre dernier, n'apparaît pas comme un surcroît de chromatisme, mais comme un jeu de couleurs sonores inédites. Et c'est à partir d'un point de vue harmonique qu'il convient d'apprécier l'étude pour piano à tiers de ton que nous avons pu entendre lors du vernissage de l'exposition, et ce « Preludio a Colón » qui a été donné au nouveau palais de l'UNESCO. Le 9 novembre, Julián Carrillo a dirigé, avec le concours de l'Orchestre de l'I.N.R., à Bruxelles, trois œuvres : Concerto pour violoncelle en quart de ton, Concerto pour piano en tiers de ton, et Horizontes, ce poème descriptif de l'horizon merveilleux qui apparaît au découvreur d'un nouveau monde musical et qui joint aux mélismes du violon et du violoncelle en quart de ton, les arabesques de la harpe à seizième de ton.

Julián Carrillo, à son heure, vient apporter à l'Europe une possibilité nouvelle d'expression. L'école nouvelle a brisé également le mur du demi-ton. Mais elle ne l'a franchi que par le truchement de la musique électronique et concrète. Cette école souhaite pouvoir matérialiser ses jeunes conquêtes dans une matière instrumentale qui jusqu'à ce jour lui faisait défaut. Julián Carrillo est venu en Europe et nous a offert cette fastueuse exposition des 15 pianos « transformadores », dont un seul peut contenir toutes les richesses d'un Bach ou d'un Beethoven nouveau.

LA DIFFUSION CULTURELLE A L'UNIVERSITÉ DE MÉXICO

par Emmanuel CARBALLO

Chargé de l'Extension Universitaire

à la Direction Générale de la Diffusion Culturelle de l'Université de México.

LA Direction Générale de la Diffusion Culturelle de l'Université de México est chargée de diffuser — ainsi que son appellation l'indique — les diverses manifestations de l'art et de la science.

Ses activités s'adressent à deux catégories de public : universitaire et non étudiant. Elle intéresse et renseigne le premier au moyen d'activités accessibles et autorisées, destinées à compléter ses expériences universitaires ; elle montre et prouve au deuxième ce qu'est l'Université, ce qu'elle produit.

La diffusion culturelle est organisée en sections : Arts plastiques, Cinéma, Conférences et Littérature, Excursions, Musique, Théâtre et Radio. Un Directeur et un Sous-Directeur coordonnent les attributions spécifiques de chacune des sections, laquelle dépend directement d'un Chef de Section. Les travaux de la Direction Générale se déroulent conformément à l'emploi du temps de l'Université. Durant les périodes de vacances, elle remplit sa mission sous différentes formes. Le reste du temps, elle s'adresse parallè-

lement aux deux catégories de public. Depuis 1954, année où l'Université a commencé à transférer ses écoles et facultés à la Cité Universitaire, la *Difusión Cultural* organise ses activités dans les divers locaux de son nouveau siège. De vastes auditoria — ceux de Médecine, des Sciences, des Humanités, de Droit et du Génie Civil —, l'esplanade de l'Ecole de Médecine, le Théâtre et le Musée sont les lieux où, de préférence, se déploient ses manifestations.

La Section des Arts Plastiques orga-



Vue d'ensemble de la Cité Universitaire de México.

nise, presque toujours au Musée, des expositions de peinture, sculpture, dessin et gravure. A certaines occasions, elle présente les œuvres d'un seul artiste, en d'autres celles d'une école, d'une période, d'une étape de la vie politique du pays (le monde pré-hispanique, l'ère coloniale, le XIX^e siècle, le Mexique contemporain). La persistance de thèmes à travers le temps et en un seul lieu a donné naissance à des expositions monographiques ; ainsi, au cours des derniers mois, l'une de celles-ci fut consacrée à la femme dans l'art plastique mexicain. Les arts visuels de différentes parties du monde ne sont pas exclus du programme d'activités de cette Section.

La *Section de Conférences et Littérature* est chargée de l'organisation de séances, au cours desquelles les principaux spécialistes des différentes disciplines, aussi bien Mexicains qu'étrangers, exposent leur pensée. Des conférences, des récitals — fiction, poésie et essai —, tables rondes, causeries, sont les formes d'expression les plus fréquentes de cette Section. De 1954 à 1957, elle a organisé, en moyenne,

40 conférences par an. Le tiers en a été assumé par les élèves de l'Université eux-mêmes. Au cours de ces années, 40 tables rondes ont été organisées, dont quelques-unes ont connu un grand retentissement. Parmi elles on peut mentionner : « Le cinéma en tant qu'expression artistique » — Luis Buñuel en était le présentateur — et « Pour une littérature nationale », à laquelle ont participé de nombreux écrivains parmi les plus représentatifs du moment actuel. De distingués conférenciers ont été présentés par la *Difusión Cultural*.

Cette même Section coopère, enfin, avec des groupes universitaires qui organisent périodiquement des séances cinématographiques, des conférences sur l'histoire, la technique, les tendances de cette manifestation artistique. Au cours de la plus récente série de causeries — sous les auspices du critique Francisco Pina —, les conférences ont été illustrées par des films de l'importance de : *Les Temps Modernes*, *Lumières de la Ville*, *Humberto D. Marty*, *Un Condamné à mort s'est échappé* et *Le Cuirassé Potemkine*.

Jusqu'à présent, six ciné-clubs, subventionnés par la *Difusión Cultural*, fonctionnent à l'Université : ceux du Génie Civil, des Sciences, des Arts Plastiques, de l'Architecture, de Philosophie et Lettres et celui de Droit. L'affluence du public a dépassé les prévisions les plus optimistes. Après chaque séance, les auditeurs discutent, non sans esprit, des films présentés.

La *Section de Musique* présente, d'une manière permanente, des concerts auxquels participent les solistes et les groupes d'orchestre les plus réputés du Mexique. Les artistes en renom qui visitent la ville de México sont au nombre des invités. Parmi les groupes d'orchestre, nous citerons notamment, sur le même plan, le Quatuor Lener et le Quatuor de Budapest.

Chaque année, l'Orchestre Symphonique de l'Université, sous la direction de José F. Vázquez, organise au Palais des Beaux-Arts des manifestations auxquelles prennent part des chefs d'orchestre et des solistes de renommée mondiale.

Cette Section développe l'attrait de

la musique chez les étudiants, grâce à des cycles de conférences. Trois salles de musique fonctionnent à l'École de Médecine, à l'École des Sciences Politiques et Sociales, ainsi qu'à la Faculté de Philosophie et des Lettres, où des étudiants se familiarisent, à l'aide du disque, avec les principaux représentants des divers mouvements musicaux. La *Section du Théâtre* patronne de nombreux groupes d'étudiants qui présentent, lors de séances très réussies, des œuvres du répertoire universel ainsi que des pièces écrites par les élèves eux-mêmes. La direction, la mise en scène, la réalisation en sont confiées à des éléments universitaires.

En 1954, les groupes universitaires présentèrent *Les Jours heureux*, de Claude-André Puget, *Los intereses creados*, de Jacinto Benavente, *La careta de cristal*, de Francisco Monterde, et *The Great God Brown*, d'Eugène O'Neil. En 1955, *Biografía*, de S.N. Berhman, *Las costumbres de antaño o La Pesadilla*, de Manuel Eduardo de Gorostiza, *Tartufe*, de Molière, *La vida es sueño*, de Cal-

derón de la Barca, *Los árboles mueren de pie*, d'Alejandro Casona, et *Las cosas simples*, d'Héctor Mendoza. En 1956, la Direction Générale de la Diffusion Culturelle présente la compagnie dramatique Jean-Louis Barrault à l'Auditorium de l'École de Médecine. Cette année-là, le groupe « Poesía de Voz Alta » débutait au théâtre. Au cours de la première série des représentations furent données des œuvres de Juan de la Encina, Diego Sánchez de Badajoz, Lope de Vega, León Felipe et Federico García Lorca; dans la seconde, des saynètes de Georges Neveux, Jean Tardieu, Eugène Ionesco et Octavio Paz. En 1957, ce même groupe présenta son troisième programme comportant deux œuvres de langue espagnole : *La cena del Rey Baltasar*, de Calderón, et la mise en scène du *Libro de buen amor*, de l'archiprêtre de Hita. L'année 1958 a vu naître un groupement central, *Teatro Estudiantil Universitario*, lequel coordonne les activités des différents groupes travaillant à l'Université. La première œuvre montée cette année fut *The Skin of*

our Teeth, de Thornton Wilder, mise en scène par le groupe de l'École d'Architecture.

La *Section de Radio* est chargée du fonctionnement de XEUN, Radio-Université. Jusqu'à ces derniers mois, cette station ne comptait qu'un auditoire très restreint. Le programme pêchait par une certaine monotonie. De plus, l'insuffisance de sonorisation s'opposait à ce que les auditions fussent entendues au-delà d'un certain périmètre. Maintenant, avec son nouvel équipement, ses nouveaux studios, sa discothèque vaste et variée, *Radio-Universidad* a pu accroître le nombre de ses auditeurs et éveiller l'intérêt du public cultivé de la ville de México.

XEUN émet dix heures par jour, du lundi au samedi. Le dimanche, ses émissions commencent à dix heures du matin et se terminent le soir, à vingt et une heures trente. Il diffuse généralement de la musique enregistrée. Le reste du temps est consacré à des programmes se rapportant à l'art et à la science, tant au Mexique qu'en divers pays d'Amérique et d'Europe.



Le Stade olympique.

« Ventana al mundo », par exemple, renseigne le public, deux fois par semaine, sur toutes les questions d'actualité des divers pays. *El Índice de los Criticos* synthétise quotidiennement les nouvelles relatives aux livres, au cinéma et aux arts plastiques. Des causeries sont présentées constamment; elles portent sur différentes matières et sont données par des spécialistes connus du pays. De plus, certaines conférences et tables rondes, certains récitals — qui ont lieu à l'Université — sont présentés en émissions différées.

Une nouvelle section a été créée récemment : celle des *Excursions culturelles et artistiques*. Chaque semaine sont organisées des excursions vers des

endroits fixés par les programmes d'enseignement du Mexique, à raison de leurs monuments — pré-hispaniques, coloniaux, modernes et contemporains —, de leur peinture ou de leurs arts mineurs. A chaque voyage, un spécialiste explique aux participants l'importance et la signification des lieux visités. En août dernier, par exemple, huit excursions ont été organisées : l'une destinée à faire connaître l'art colonial de Tlaxcala, une autre à la ville de Tula aux constructions toltèques, une autre encore consacrée à la ville d'Oaxaca, riche en monuments pré-hispaniques et coloniaux. On trouve, en ce qui concerne l'art colonial, la ville de Querétaro, comme but d'une autre

excursion. Dans la ville de México, on fait visiter les peintures murales du Palais National, les œuvres d'art rassemblées dans les Musées de San Carlos et de Chapultepec. Enfin, au cours de la même excursion, on visitera les murals peints par Rivera à Chapingo, et un couvent du XVI^e siècle situé à Texcoco.

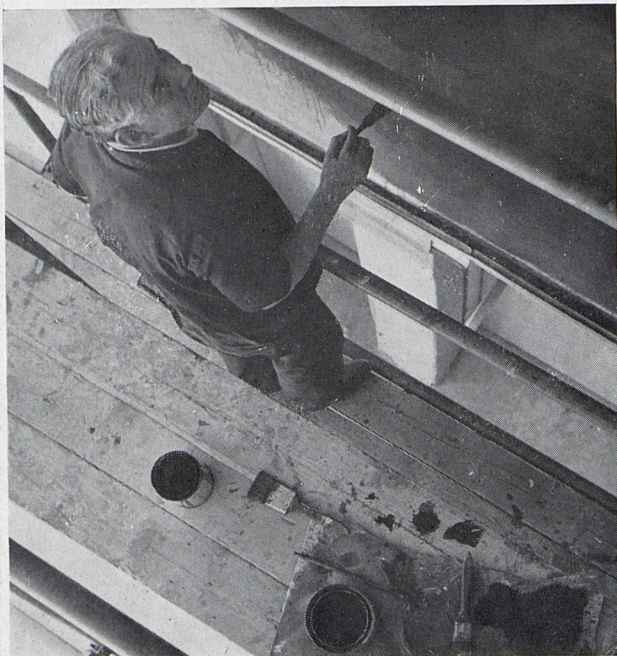
C'est ainsi que la Direction Générale de la Diffusion Culturelle remplit les différentes tâches qui lui sont assignées. Elle arrive, d'une part, à intéresser les élèves, qui ont une double personnalité par rapport à elle : celle d'acteurs et celle de spectateurs. D'autre part, elle met en contact le public extra-universitaire avec l'Université.

LE PEINTRE RUFINO TAMAYO A L'UNESCO

PARMI un groupe d'artistes de divers pays, « interprètes internationalement reconnus de l'art contemporain », Rufino Tamayo avait été choisi par le Comité des Conseillers artistiques pour exécuter la fresque de la grande salle des Commissions, dans le bâtiment des Conférences de la nouvelle Maison de l'UNESCO. Après deux longs mois de travail, le maître mexicain a livré un Prométhée apportant le feu aux hommes, exécuté sur plâtre avec une peinture séchant rapidement et pouvant être lavée, tout en permettant d'obtenir exactement les mêmes couleurs qu'avec une peinture normale.

Rufino Tamayo a dit lui-même, parlant de son œuvre : « Que la lumière qui est censée émaner du feu de mon peu lumineux Prométhée illumine l'esprit de ceux qui ont entrepris l'énorme tâche d'unir le monde dans la culture ».

Dans un article intitulé « Une œuvre significative de l'art contemporain » et publié par Chronique de l'Unesco, M. Georges Salles, directeur honoraire des Musées de France, président du Conseil International des Musées, vice-président du Comité des Conseillers artistiques, s'est exprimé en ces termes : « Tamayo a brossé sur place, juché durant deux mois sur un échafaudage, un panneau dont le langage est un fulgurant appel. Le mur rougeoie tout embrasé. Prométhée apporte le feu aux hommes, redoutable présent qui rend notre présent si redoutable. A ce don, couleur de braise, le grand artiste mexicain oppose, au premier plan, la sombre silhouette de l'homme qui le reçoit ».



Rufino Tamayo sur son échafaudage.



« Prométhée apportant le feu aux hommes », la fresque de Rufino Tamayo.

Nouvelles de Presse

* M. Adolfo López Mateos, Président Constitutionnel des Etats-Unis du Mexique, a désigné les membres de son Gouvernement. En voici la composition :

Ministre de l'Intérieur :

M. Gustavo Díaz Ordaz.

Ministre des Affaires Etrangères :

M. Manuel Tello (ancien Ambassadeur à Washington).

Ministre de la Défense Nationale :

Général Agustín O'achea.

Ministre des Finances et Crédit Public :

M. Antonio Ortiz Mena (ancien Directeur de l'Institut des Assurances Sociales).

Ministre de l'Agriculture et de l'Elevage :

M. Julián Rodríguez Adame, ingénieur.

Ministre de l'Education Nationale :

M. Jaime Torres Bodet (ancien Ambassadeur du Mexique en France).

Ministre du Travail et de la Prévoyance sociale :

M. Salomón González Blanco.

Ministre de la Santé et de l'Assistance Publique :

Dr José Alvarez Amézquita.

Ministre des Communications et des Travaux Publics :

M. Javier Barros Sierra, ingénieur.

Ministre de l'Economie Nationale :

M. Raúl Salinas.

Ministre des Ressources Hydrauliques :

M. Alfredo del Mazo.

Ministre des Biens Nationaux :

M. Eduardo Bustamante.

Ministre de la Marine :

Vice-Amiral Manuel Zermeño Araico (ancien Ambassadeur du Mexique en Norvège).

Secrétaire de la Présidence :

M. Donato Miranda Fonseca.

Secrétaire Particulier du Président :

M. Humberto Romero.

En outre, le Président López Mateos a confirmé M. Ernesto P. Uruchurtu dans ses fonctions de Chef du Département du District Fédéral, et a nommé M. Roberto Barrios, professeur, Chef du Département Agricole. M. Pascual Gutiérrez Roldán, ancien Président de la Chambre Nationale de l'Industrie du Fer et de l'Acier, s'est vu confier la direction de Petróleos Mexicanos, M. Benito Coquet, Secrétaire de la précédente Présidence, la direction de l'Institut des Assurances Sociales, et M. Benjamín Méndez celle des Chemins de Fer Nationaux.

Les parquets généraux ont à leur tête :

Procureur Général de la République :

M. Fernando López Arias.

Procureur Général du District Fédéral :

M. Fernando Román Lugo.

* M. Rodolfo Brena Torres, Président de la Grande Commission du Sénat, a souligné, devant cet organisme, que le programme de M. Adolfo López Mateos, Président de la République, s'attache tout particulièrement à l'instruction publique et à l'exploitation rationnelle des ressources naturelles du pays. « Nous estimons, a poursuivi M. Brena Torres, qu'il faut consulter l'opinion des techniciens et des secteurs intéressés afin d'élaborer une réglementation juridique pertinente, susceptible de répondre aux besoins de ces branches de la vie nationale.

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

* Le XIII^e Anniversaire de la fondation de l'Organisation des Nations Unies a été célébré à Mexico par un défilé de 6.000 enfants des écoles et au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée au Palais des Beaux-Arts.

* Six Ministres de Travaux Publics représentaient leur pays respectif à la III^e Réunion Mondiale des Routes de l'International Road Federation, qui s'est tenue à Mexico du 26 octobre au 1^{er} novembre et à laquelle assistaient plus de 1.000 délégués de 64 nations.

* Le Congrès Pan-américain de l'Association Dentaire Mexicaine a tenu ses assises, du 18 au 23 novembre, à la Faculté de Médecine de Mexico. Des odontologues de renommée mondiale y assistaient, venus de tous les pays d'Amérique Latine, des Etats-Unis, du Canada et de quelques Etats d'Europe.

* Le Mexique serait à l'avant-garde des pays d'Amérique Latine en matière de Sécurité Sociale, ainsi que l'ont affirmé, lors de l'inauguration de la VIII^e Réunion du Comité Permanent Inter-américain de la Sécurité Sociale, plusieurs délégués de 17 pays du Continent ainsi que des fonctionnaires du Bureau International du Travail et de l'Organisation des Etats Américains. Le Président du Comité, M. Ortiz Mena, a déclaré que la Sécurité Sociale repose sur des principes de philosophie, considérés comme le « substratum » nécessaire à l'épanouissement de la paix et de la justice sociale.

* L'apport du Mexique à l'Année Géophysique Internationale a consisté principalement en l'envoi des renseignements obtenus par les stations mexicaines d'observation aux centres de compilation universelle. Ces données se rapportaient aux aurores boréales observées sur le territoire mexicain, à l'activité magnétique, aux glaciers mexicains ainsi qu'à des études gravimétriques faites au Mexique, en Amérique Centrale et en Amérique du Sud, et sur la fixation de longitudes et de latitudes, de même qu'à des observations sismologiques pour déterminer l'épaisseur de la croûte terrestre au Mexique.

* Au cours de la Conférence Générale de l'UNESCO, qui s'est tenue à Paris du 4 novembre au 5 décembre 1958, M. l'Ambassadeur Pedro de Alba a été élu membre du Conseil Exécutif de cette Organisation.

NOUVELLES ECONOMIQUES ET FINANCIERES

* Selon des renseignements fournis par la Commission Nationale des Banques, l'ensemble du financement accordé par les établissements bancaires du Mexique a atteint la somme sans précédent de 17.147 millions de pesos à la fin du premier trimestre 1958, soit 14.5 % de plus qu'en décembre 1957. La plus grande partie de ces fonds a servi à encourager la production.

* Du 1^{er} septembre 1952 à octobre 1958, la somme globale avancée par la Banque Nationale de Crédit Agricole et Ejidal (aux collectivités agricoles) s'est élevée à 6.259 millions de pesos (avances aux organismes officiels et aux particuliers), dont 4.717 millions pour l'équipement de 8.139.784 hectares de terres, et 780 millions de pesos pour des travaux de modernisation. Au cours de la période comprise entre le 1^{er} septembre 1952 et le 31 août 1957, la Banque Nationale de Crédit Ejidal a alloué 3.245 millions de pesos de crédits, dont 2.574 millions pour l'outillage, 326 millions de pesos pour la modernisation et 345 sur nantissements. Grâce aux crédits pour l'achat de matériel

agricole, 3.902.579 hectares de terre ont été rendus labourables.

NOUVELLES INDUSTRIELLES, MINIERES ET AGRICOLES

* Au cours de l'Administration de M. Adolfo López Mateos, le Mexique exploitera les gisements de fer sis près de Manzanillo (Etat de Colima), lesquels sont considérés comme les plus importants de l'Amérique Latine.

* Cinquante-huit des plus puissantes entreprises d'électricité et d'électronique du Mexique ont participé au II^e Congrès National et à l'Exposition des Industries Electronique et Electrique, qui se sont tenus à Mexico du 31 octobre au 17 novembre 1958.

* Selon M. Carlos Ramírez Ulloa, membre du Comité Exécutif de la Commission Fédérale de l'Electricité, les centrales hydro-électriques et thermo-électriques assurent actuellement une production totale de 2 millions 700.000 kilowatts.

* M. Guillermo Rhode, administrateur de la Chambre Nationale de l'Electricité, vient de faire savoir que, malgré les dommages causés par les inondations dans de nombreuses régions du Mexique, l'ensemble des installations électriques ont fonctionné normalement. Grâce aux efforts des travailleurs, des lignes de secours ont été installées pour alimenter les abris des sinistrés.

* La Direction de Petróleos Mexicanos a annoncé qu'au cours du mois d'octobre 1958, la production de pétrole brut s'est élevée à 290.000 barils par jour, et qu'elle dispose actuellement dans ses raffineries, magasins et bureaux de vente, de 808 millions de litres, soit le stock le plus important de produits raffinés depuis la création de cette Régie.

* Petróleos Mexicanos ont mis récemment en service un nouveau pipe-line allant du champ pétrolifère de « La Venta » (Etat de Tabasco) à la Raffinerie de Minatitlán (Veracruz). D'une longueur de 61 kilomètres, ce pipe-line a coûté 17 millions de pesos.

* D'après un rapport de la Délégation mexicaine au Congrès International du Cotton, la production de cette fibre, au cours de la campagne 1957-1958 (2.050.000 balles) a dépassé de près de 300.000 balles la récolte précédente. Dans le seul Etat de Tamaulipas, la récolte atteint 500.000 balles.

* La Commission Nationale du Café fait connaître que la campagne 1957-1958 s'est traduite par une production de 1.837.333 sacs.

* On évalue à 3.500.000 hectares la surface des terres distribuées aux paysans par le Département Agricole.

* Le Mexique produit à un rythme accéléré dans le domaine de l'industrie de transformation. Cette dernière a dépassé le taux de progression mondial, en général, à l'exception de l'Italie et de l'Allemagne Occidentale, au cours des sept dernières années. Cette indication est confirmée par les comptes rendus de la Nacional Financiera, établis d'après les statistiques de l'Organisation des Nations Unies. En prenant pour base la moyenne de 1950, l'indice de progression du Mexique a été de 171 points pour 1957, alors que l'ensemble des autres pays n'en représentait que 143 et l'Europe Occidentale 158. Les augmentations enregistrées dans les industries sidérurgique, chimique, du papier, des appareils électriques, de la construction de matériel ferroviaire ainsi que de la fabrica-

tion du ciment, ont été particulièrement sensibles.

* Pour la première fois depuis 1933, les barrages de l'Etat de Nuevo León, dans le nord du Mexique, n'ont pas baissé de niveau, par suite des pluies abondantes. Ce qui permet d'augurer une belle récolte de maïs.

* La production de sucre au Mexique s'est élevée à 1.123.000 tonnes cette année contre 1.018.000 l'an dernier. On espère qu'en 1959 la récolte atteindra 1.250.000 tonnes. Cette progression est due à un meilleur rendement à l'hectare, à une plus grande surface de terres ensemencées et à l'augmentation des crédits officiels et privés pour la modernisation du matériel.

* Les **Fábricas de Papel Tuxtepec, S.A. de C.V.**, ont commencé à sortir du papier-journal ce mois-ci. Cette usine représente un investissement de 200 millions de pesos, dont la moitié a été fournie par l'initiative privée et l'autre moitié par la **Nacional Financiera**, organisme gouvernemental créé pour favoriser le développement économique du Mexique.

* Après y avoir investi 600 millions de pesos, **Petróleos Mexicanos** viennent d'achever la fabrique de lubrifiants de Minatitlán, l'usine de désintégration catalytique de la raffinerie d'Azacapotzalco (en vue d'accroître la production d'essence), la centrale thermique de la raffinerie de Ciudad Madero et le pipeline Reynosa-Monterrey pour le ravitaillement industriel de cette dernière ville.

* La **Seconde Exposition Annuelle de l'Industrie de la Chaussure** s'est ouverte le 23 novembre, à Mexico. La production annuelle de cette industrie atteint 60 millions de pesos.

* Des réunions de table ronde d'experts forestiers, groupant 31 membres et auxquelles des suggestions étaient parvenues de tous les coins du Mexique, se sont tenues à Mexico, en vue de préparer le projet de la nouvelle législation forestière tendant à protéger et à développer les forêts ainsi qu'à moderniser leur exploitation industrielle.

COMMERCE INTERNATIONAL

* Dans le cadre de la nouvelle politique de protection douanière, des contingents seront appliqués et, dans certains cas, une exonération totale des droits de douane sera accordée pour les matières premières de l'agriculture qui sont exportées semi-ouvrées. La farine, le blé, les galettes et les pâtes sont rangées parmi ces denrées.

* Un arrêté du Ministère des Finances et du Crédit Public fixe les nouvelles taxes à l'exportation sur les minerais, métaux et composés métalliques. Ledit arrêté stipule qu'il sera perçu un droit de 2 pesos 28 par kilo de plomb raffiné à destination des Etats-Unis et de 2 pesos 27 pour les autres pays.

* Au cours des mois d'août et de septembre 1958, il a été exporté à destination de l'Allemagne pour 120 millions de pesos d'argent en provenance des mines de Pachuca, Real del Monte, Guanajuato, Zacatecas et San Luis Potosí.

NOUVELLES CULTURELLES

* Par l'intermédiaire de l'Ambassade du Mexique en Allemagne, 17 universités allemandes se sont adressées aux étudiants mexicains pour les inviter aux cours d'été qui seront donnés en Allemagne Occidentale pendant l'année 1959.

* La première **Convention Nationale de Directeurs et d'Étudiants des Ecoles d'Architecture du Mexique** s'ouvrira à l'Ecole Nationale d'Architecture de l'Université Nationale.

* L'exposition de Mme Nadine Forster, peintre française, comportant douze portraits et seize toiles, a été inaugurée à Mexico dans les salons de l'Institut Français d'Amérique Latine.

* A l'occasion de la Fête Nationale du 20 novembre, anniversaire de la Révolution mexicaine, diverses récompenses ont été décernées : le **Prix National des Lettres**, au romancier et journaliste Martín Luis Guzmán, Directeur de l'hebdomadaire « Tiempo » ; le

Prix des Arts Plastiques, au peintre Gerardo Murillo, plus connu sous le pseudonyme de « Docteur Atl » et le **Prix de Musique** au compositeur et chef d'orchestre Carlos Chávez.

* L'UNESCO vient de faire paraître un **Album Monumental** consacré aux fresques de Bonampak et dont les introductions sont dues à Ignacio Bernal et à Jacques Soustelle.

* Après avoir participé aux Journées Nationales du Mexique à l'Exposition Universelle de Bruxelles, le **Ballet Populaire de México** — groupe chorégraphique officiel de l'Institut National des Beaux-Arts — a donné diverses représentations lors de son passage à Paris. Le 17 octobre, le Ballet passait au Théâtre de la Maison Internationale de la Cité Universitaire, le 8 novembre au Théâtre Athénée-Louis Jouvet, sous les auspices du Théâtre des Nations.

NOUVELLES DIVERSES

* Le régime de la Sécurité Sociale a été étendu aux Etats de Basse Californie et de San Luis Potosí ainsi qu'au Territoire de Quintana Roo. Ainsi, les Services de l'Institut Mexicain des Assurances Sociales — qui garantit actuellement 2.564.000 cotisants — fonctionnent maintenant sur toute l'étendue du territoire.

* Le **VIII^e Congrès National de la Tuberculose et de la Silicose** tiendra ses assises à la Faculté des Sciences de la Cité Universitaire de México, du 25 au 31 janvier 1959.

* Selon des renseignements fournis par le Ministère des Communications et des Travaux Publics, le réseau national de routes de grande communication est passé de 23.000 à 44.000 kilomètres de longueur.

* Près de 200.000 personnes assistaient à l'inauguration de la **Cité des Sports de México**. La superficie des divers bâtiments et terrains — où 25.000 sportifs peuvent s'entraîner en même temps — est de 235 hectares.

NOUVELLES DU MEXIQUE REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 16 — 9, rue de Longchamp, — PARIS (16^e) — Janvier 1959

SOMMAIRE

Première couverture : Un indigène « huichol » de la Sierra Madre Occidentale (Etat de Jalisco)

Alberto Trueba Urbina : L'ancien et le nouveau Campeche. — **Wigberto Jiménez Moreno** : La conquête du Mexique, choc et fusion de deux mondes. — **Manuel Romero de Terreros** : Le baron Gros et ses vues sur le Mexique. — **Moisés González Navarro** : Les positivistes mexicains en France. — **María Elodia Terrés** : Une région de terres irriguées au Mexique. — **Tomás Sánchez Hernández** : L'histoire du Collège Militaire

du Mexique. — FAITS, ŒUVRES, PERSONNES. — Message du Président des Etats-Unis du Mexique M. Adolfo López Mateos. — L'Orchestre Symphonique National du Mexique à Paris. — **Jean-Etienne Marie** : L'œuvre du maître Julián Carrillo. — **Emmanuel Carballo** : La diffusion culturelle à l'Université de México. — Le peintre Rufino Tamayo à l'UNESCO. — Nouvelles de Presse.

Dernière couverture : carreau de faïence - Puebla (XVIII^e siècle).

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance. Directeur de la Publication : S. Zavala.

Imprimerie spéciale du C.M.M.
121, rue Montmartre
PARIS

